



Alfred Alexandre

Les villes assassines

roman

ÉCRITURE

LES VILLES ASSASSINES

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

La Nuit caribéenne, théâtre, 2007.

Bord de canal, roman, Éditions Dapper, 2005 (prix des Amériques insulaires et de la Guyane 2006).

OceanofPDF.com

ALFRED ALEXANDRE

LES VILLES ASSASSINES

roman

ÉCRITURE

OceanofPDF.com

Cet ouvrage est publié avec le concours
du Centre national du Livre.

www.editionsecriture.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce
livre, aux Éditions Écriture,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada, à
Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

ISBN 978-2-35905-013-4

Copyright © Écriture, 2011.

OceanofPDF.com

Pour Maxime

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

Les villes qui fument le crack n'aiment pas qu'on dise qu'elles sont belles. La nuit, quand elles allument leurs chandelleries minables sous la pluie, elles ont les yeux qui se rincent le sang, en mille morceaux de miroirs, dans les flaques d'eau.

Et au matin, dans le vent gris, après avoir passé les heures noires à se délayer la fièvre dans la fureur et dans le rhum, elles sont comme des filles naufragées dont la bouche lasse et solitaire se souvient à peine du prix amer et sans saveur des baisers marchandés, la veille, dans un coin avachi de l'obscurité.

Là, dans l'avant-jour encore en berne, le corps a froid, plus froid encore lorsqu'il a plu, pendant des heures, à veine ouverte, sur les pare-brise. Et que la nuit n'a pas porté conseil. Et que la peur n'a pas voulu se vidanger dans le sommeil.

À cause des pas, à cause des voix, à cause des rires, à cause des danses et des voitures, toutes les nuits, qui brûlent leur rage dans nos crânes.

Et tout le jour aussi, en boucle et exténués, d'un bout à l'autre de la ville, on voit des litanies d'automobiles têtues et contrariées, et des motards et des piétons sauvages qui recommencent leur voukoum et battent, dans tous les sens, comme dans une sorte de labyrinthe, le macadam exaspéré.

Comme ça. Pour rien. Pour se faire bouler la tête comme des giratoires. Et puis tomber, repus, shootés, finis.

En attendant que la même turbine, la même migraine, une fois le soleil effacé, dégaze de nouveau ses embarras dans la rue blême. Avec la même piétaille inhumaine d'inutiles, de clandestins et de petits malfrats qui se reniflent dans le noir, fument, boissonnent, se raclent le gosier et lancent des râles enroués et poitrinaires d'injures, de mauvaise grippe et de malédictions, et puis patrouillent, sans raison véritable, dans le dos de la ville, en dévissant, comme des toupies absurdes, autour du vide.

C'est comme ça la nuit, ici, et plus encore les vendredis et samedis soir. C'est comme ça, la nuit, sur l'avenue Maurice-Bishop. C'est comme ça aussi dans la rue Fièvre, juste à côté, et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour.

Et toutes les rues ici ont, à perpétuité, le même souffle haleté de forcené vivant dans un branle-bas continu de roues qui crissent, de tôles froissées, de règlements de comptes ou de chicanes à pardonner, de chants

obscènes, de parfums bon marché ou d'odeurs rances de friture, de vapeurs rigolardes d'alcool, de lâchetés et d'amour neuf.

Avec toujours, quelque part, à l'embusquée, une main vexée zieutant la lame violace d'un coutelas ou la gâchette précise d'un revolver.

Pourtant, c'est là que je veux vivre et puis mourir, entre le souvenir de Winona roulé comme un parfum autour du cou et la nuit blanche qui veille, de ses yeux rouges, sur nos rêves inaboutis.

Là que je veux vivre, près de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour et de la rue Veille-aux-Morts et de l'avenue Maurice-Bishop. Le long des cases en bois que tente le dernier baiser d'une flamme d'essence ou celui des brasiers de bougies qu'on pend comme des guirlandes, quand EDF nous coupe l'électricité, le vendredi ou le samedi soir en général.

À EDF, ils disent que c'est à cause de la violence des sound systems qu'il y a des cassures dans le courant. Ça brûle car ça surchauffe dans les compteurs qu'on dilapide à l'illégal. Et c'est pour ça qu'il y a les étincelles qui pétaradent.

Alors, des bougies longues, rondes ou vertes, c'est ça qu'on fait flamber dans la nuit folle.

On les achète sur l'avenue Maurice-Bishop. Chez Manuel. Qui, comme d'autres boutiquiers, a ses entrées sur le secteur, grâce à la protection que Slack en personne diligente.

Il n'y a pas de crédit chez des pinggas comme Manuel, et surtout pas pour des jeunes de notre espèce. Avec des têtes grainées. Ou rasées ras sous des motifs tatoués, comme, par exemple, des logos de berlines hyper-chromées. Ou de la sape griffée à mort. Ou bien des carrosseries de bondaleuses à poil et toutes huilées que montent des gangstas. Ou bien encore des bazookas de crack dont le bout rouge imite des baisers de filles aussi pornos que Winona.

En général, les commerçants dans nos parages, ça leur perfuse des anxiétés, ces rébellions greffées sur notre peau. Et ceux qui ont remisé la peur au débarras, c'est simplement que Slack leur a donné le droit de domestiquer de lourds molosses qui jappent à l'entrée de la supérette. Ou le droit de recruter, comme chez Manuel, des petits mafias qui font le guet sur des bécanes traficotées, en échange des liasses de pognon rançonnées par Slack en fin de quinzaine.

Les commerçants qui dorment à l'ombre de ces protections-là, du bassin de radoub jusqu'à l'usine de la Sara, ils ont oublié le goût

crapoteux de l'angoisse qui fume au creux du ventre, car ils ne courent plus le risque, chaque nuit, de perdre leur marchandise dans un incendie faussement accidentel.

Et la journée, relax aussi, les cargaisons. Vu que ce sont, là encore, des soldats de Slack qui sont chargés de pister les litanies de renégats sans consistance. Au point, dès qu'on pose une ombre devant les magasins, qu'ils se prennent, les cheetas, pour des FBI fouillant sans ménagement des terroristes.

Et ils nous suivent avec des dogues, des rottweilers ou des staffs argentins sous acide, qui bavent et flairent nos boules à chaque rayon.

Et ils nous palpent encore à la sortie, tandis que la mâchoire muselée des bêtes fouille nerveusement dans la semelle de nos baskets, à la recherche d'une raison valable de nous lapider la viande et les ossements qui tremblent avec.

Et on le sent bien que, là-bas, dans tout le reste du pays, on considère qu'ils ont bien plus d'humanité que nous, ces grands chiens-là. Ouais, quand il y a de grosses fiestas au centre-ville, pour qu'on vienne se saouler et faire semblant de se mélanger au reste de la société, les autres, là-bas, ils jettent le rideau métallique sur le vitrail et quadrillent les rues avec d'autres lignées de chiens qu'on ne connaît pas et des bougres plus féroces encore que des bouledogues.

Et ça, malgré tous les boniments qu'il nous chante, quand il vient distribuer des sodas, des bics, des capotes et du fric, Vénaton, le gèreux à grande gueule des associations chargées de saupoudrer le quartier, pour nous maintenir sous contrôle.

Même que, les jours de fête, il y a des sousès de chez nous, de la rue Fièvre, de la rue Sans-Retour, de la rue Veille-aux-Morts, qui se font embaucher, avec la bénédiction de Slack et de Vénaton, pour nous comptabiliser et nous pointer du doigt dès qu'on s'écarte du tracé autorisé pour tous les déplacements.

Mais ils savent bien, ces pistonnés-là, que c'est un doigt qu'on pourrait bien leur découper dès le retour dans le quartier. Alors ils nous regardent passer, avec les alcools fous, avec les drogues, avec les armes sous le fourre-tout, et ils baissent tous les yeux, en souvenir des coups reçus ensemble par les macoutes et les gendarmes venus du froid.

À la télé, des officiels aussi badjoleurs, aussi hypocrites que Vénaton, répètent que c'est pour baliser le tout-venant des foules au centre-ville,

cette flopée de bidasses, de babylones, de vigiles et de caméras, qu'on zoome au premier coup d'œil. Mais je sais bien, moi, que c'est pour cloîtrer nos rébellions, cette cadenassaille.

Et la preuve, c'est qu'il y en a même, des bonhommes du quartier, les plus durs, les plus fracassés de la tête, qu'on ferme à la geôle ou à l'asile de Colson, le temps que la période des fêtes soit évacuée.

Les autres, ceux qu'on laisse en prison, audehors, dans la ville, il faut pouvoir les suivre à l'odeur, les accompagner et les expulser discrètement, une fois la réjouissance finie, vers la rue Fièvre et la rue Sans-Retour et la rue Veille-aux-Morts. C'est comme ça, on ne veut pas de nous dans ce pays.

Alors, plutôt qu'attendre qu'on me dégage du pied ou qu'on vienne, moi aussi, m'abattre comme un chien-fer, je stocke ma couenne vers les terrains pollués, abandonnés, près de la raffinerie de la Sara. Ou bien je fais des ronds à moto, comme ça, pour rien, pour endormir le temps et ne pas voir que la nuit ne passe pas aussi vite que le sang.

OceanofPDF.com

C'est le matin, très tôt en général, que je me retire de l'avenue. Je roule en moto folle, dans la ville basse et, au-delà, dans les quartiers et les allées résidentiels où les petits gingas comme moi n'ont pas le droit de se poster.

Là-bas, il y a des immeubles de haut standing et des villas paisibles et des piscines et des femmes lisses et des vies chatouillantes qui nous ignorent et qui nous font envie. Et personne, dans ce pays, ne veut qu'on mène ce genre d'existence ou même qu'on s'en approche, avec nos manières sales et nos dégaines qui puent le chanvre et le ranci.

Alors, pour pas qu'on téléphone, une fois encore, aux babyloves et que ceux-là, une fois encore, m'embuscadent et me bastonnent pour que je comprenne d'où je viens et où je dois attendre de crever, je roule vers le nord, le matin, très tôt, le long des routes qui montent vers la mer. Je roule des heures, là-haut, tout là-haut, comme si j'allais au bout du monde.

Et au retour, le soir, dans la rue Fièvre, je gobe du rhum et de la bière mixée à de l'essence. Et je fume des joints noirs dans les sound systems enragés que Slack organise pour que les exilés du pays viennent se remplir les yeux et se soulager la cervelle.

Et quand Slack est trop défoncé pour allumer la nuit ou qu'il est en livraison dans les hôtels du sud, nous autres, grands minables, on se cotise sur l'avenue, en se retournant le fond des poches. Et quand il y a assez de caillasse pour qu'on se change la vie quelques minutes, on va chez Manuel et on achète des piles pour le poste à sono et de la bière et du gros rhum.

Et une fois que le jour est tombé, elles dansent pour nous, les gamines du quartier, gratuitement, pour rire, pour faire comme les grandes, pour faire comme Winona et Lady B. Lakeisha et Marvyline. Elles dansent, nos petites amatrices, pendant qu'on ouvre pour elles les canettes de bière qu'on bonifie avec du rhum et qu'on allume des joints de kumina.

Et il faut voir leurs bouches, à elles aussi, quand elles dansent. Rose et rouge comme les baisers des films porno qu'on se visionne jusque tard dans la nuit.

Car, même si elle n'a jamais aimé ces manies-là, Winona, c'est comme ça, les petites sistas, qu'on leur parle : avec les films qu'on leur envoie par le mobile lorsqu'on veut leur faire comprendre qu'on a envie, avec elles, d'une berceuse dans le repli d'une des cases mortes qui nous servent de dépôt ou bien de squat.

Parfois, dès la rue, on leur montre le DVD avec des poses malélevées sur la jaquette et on leur demande si elles veulent venir se caresser une projection horizontale.

Si elle accepte, la baby love, on avance sans lui tenir la main, pour que les autres, dans le district, ils ne se baragouinent pas d'idées roses sur notre compte.

Une fois arrivé au dortoir, on ouvre et c'est la poupée, derrière, qui ferme la porte. Elle lâche son corps sur le clic-clac. On boit de l'essence et de la bière ou bien, au goulot même, un reste de magnum de champagne acheté au trafic sur le port. Puis, on ouvre l'écran de l'ordinateur.

On fume des daggas en regardant le film jusqu'au bout. Et après, on recommence les meilleures scènes en vrai. Quand c'est fini, on se resape, chacun de son côté, sans trop chercher à se badiner même une parole.

Mais si la gobeuse, elle a été au top dans le bec à bec, on peut lui mettre dans la main, comme ça, pour être gentil, un peu de monnaie ou quelques zings d'herbe à fumer quand elle sera seule.

Certains soirs, il y a même des babars qui la raccompagnent jusqu'à la porte. Ou à la rue, pour se lambiner quelques pas avec elle, surtout lorsque à EDF ils ont bridé le courant et que, dehors, la ville est noire et agressive.

Et si le bonhomme a de la réserve dans le moteur, et que la petite n'a pas le carrefour en panne, ils remettent ça, dans un coin de rue, debout ou à genoux, contre un mur d'ombre ou un poteau de réverbère. Tandis qu'au bout de la rue Sans-Retour, elles dansent, les autres filles.

Et elle danse, elle aussi, Winona, aux côtés de Lady B. Lakeisha et de Marvyline et des deux ou trois autres pum pum girls qui, quoi qu'elles fassent pour rendre leur corps dévergondé et élastique, savent que c'est Winona la reine dans la rue Sans-Retour.

Elles dansent comme des enragées, toutes, sous le regard halluciné des faux malfrats, des gros junkies et des petits pères incestueux qui puent, comme puent leurs enfants et leurs femmes froides et leurs mères folles et leurs rêves de vie jouasse égarée quelque part dans la nuit.

Tous, ils ont l'odeur de la folie renfermée comme un tas de linge sale. La folie cadennassée, tenue raide par les associatifs et les églises du coin et les éducations encastrées à grands coups de câble électrique dans le dos, à grands coups de nerf de bœuf, d'insultes, de religions hypocrites et de

regards plus assassins encore que les villes qui fument, le soir, du crack, à l'angle de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour.

Et même Vénaton, le gérant des associatifs, il vient, en lançant des clins d'œil et des saluts pleins de respect à Slack. Et même Doppy, son père, à Winona, il vient lui aussi. Avec aux pieds, toujours, les mêmes deux vieux pépas. Et le même jean, la même chemise à carreaux fatiguée sur son squelette chétif.

Même que c'est, paraît-il, à cause du calibrage tout minus de son corps que, depuis l'enfance, dans le quartier, les gens l'ont surnommé Doppy. Rapport, à ce qu'on dit, au nain Doppy que les Trinidiens, qui à l'époque tenaient un cirque, baladaient d'un bout à l'autre de l'archipel.

Et Doppy, il la regarde remuer, sa Winona. Il la regarde, les yeux pleins d'envie triste, remuer son corps chaque vendredi et samedi soir, en string ou en body.

Et elle danse, même si ça la rend folle, Winona, sous les yeux biturés, les yeux épuisés par le remords de son paternel figé au milieu des malpropres qui se touchent les graines et applaudissent et vocifèrent aussi violemment que des apocalypses.

Et tous ces recalés de la vie, ça ne fait rien qu'ils soient saouards et laids ou qu'ils la mangent, Winona, avec des yeux féroces, des yeux bouffis par le désir inapaisé. Du moment qu'ils ont payé la note à l'ancien mi-lourd qui, à l'entrée de l'impasse, tient la caisse pour le compte de Slack, il faut qu'elle donne, Winona.

Le tarif ? Dix euros, bière lorraine comprise dans le ticket. Pour la voir, elle, et toutes les autres, écartier leur fouka et époustoufler leur capital à chaque nouveau coup de mortier lancé par Big Time, le DJ de la rue Sans-Retour.

Dix euros. Pour qu'ils aient l'œil, pendant une heure, qui les soulage de leurs misères, ces vieux, ces immigrés des îles d'à côté ou ces boys obsédés par le sexe mais sans gros sous pour les balades, les restaurants et puis l'hôtel qui se couche dans le soleil aux Trois-Îlets.

Dix euros, sans l'abonnement. Pour qu'ils aient tous, autant qu'ils sont, un soir, un seul, la bandaison moins triste qu'aux jours ordinaires.

Pour qu'ils puissent, ces prisonniers de l'existence, toucher du regard et du rêve, une fois au moins, une fois encore, les jeunesses irréelles dont la fesse stringuée de rouge, de noir ou de blanc, à chaque déferlante de ragga, se bombe comme un dos de calebasse fendu en son mitan.

Et les trois princesses que Slack a couronnées, Winona, Lady B. Lakeisha et Marvyline, leur bouche rose et rouge et huilée, d'orgueil, s'allume comme des joints noirs dans la nuit blanche.

Et parce qu'elles sont les favorites de Slack, personne n'a le droit de poser une griffure sur leurs pentes, sur leur fente, sur leurs jantes. Il y a comme un fil invisible qui les encercle et le premier qui met les pieds dedans, il se fait défalquer la tête par les milices assassines de Slack.

On peut saliver, on peut se vautrer dans les grands rêves, on peut bramer comme des possédés en regardant les trois déesses s'entortiller comme des orgasmes, mais défense de toucher à celles qui, une fois les lumières exténuées, ne se couchent, dans l'intime, que sous le corps si maigre et balaféré de Slack.

Alors, les soirs où le jubilé salace de ces femelles met des surchauffes dans la bouilloire, on voit des petits pères rendus marteaux par le brûle-gueule de la folie, de la musique et de la danse sauvage sortir brutalement de l'impasse pour courir, buste nu, vers la capitainerie, à la recherche d'une viande rapide à déchiqueter : putaines des îles d'à côté, putaines d'ici, qu'importe, du moment qu'ils trouvent de quoi vomir, en un seul coup de sang, le poids amer des solitudes qui leur défoncent l'estomac.

Et s'ils ne trouvent aucune variété d'escale où accrocher un bout de leur errance, alors ils se déchirent eux-mêmes la peau, avant de se jeter, les bras en croix, au fond, rouge de rouille, du bassin de radoub.

Là où il n'y a pas de monde à la volée, à part quelques marins paumés. Et des petits mafias qui traficotent les conteneurs abandonnés. Et deux ou trois officiels qui ferment les yeux en se répétant d'un air fatigué que, passé une certaine heure, les quais, les ports, de toute façon, ça a toujours été l'arrière-pays des villes les plus peinardes en apparence. Leur abattoir, leurs fosses d'aisance, leur misérable paradis perdu.

Elles dansent comme des flammes folles dans la nuit qui termine l'impasse, les pum pum girls. Elles dansent avec des tremblements de terre dans la poitrine, chaque fois qu'il vient, Slack, avec son gang, pour une virée d'inspection au bout de la rue Sans-Retour. Et elles ont peur qu'il les pointe de son doigt sec, pour leur lâcher un blâme.

Plusieurs fois, Winona, elle a failli perdre connaissance, comme ça, d'un coup, au milieu de la foule, à cause de son gros œil, Slack. À cause de sa sueur, à cause de son odeur surie de boucan fort.

À cause aussi de l'odeur de l'atmosphère brûlée de rhum, de bière et de marijuana. À cause du boxon des jingles klaxonnant et des basses qui, boudoum boudoum, lui bastonnaient les tempes, Winona, comme de dingues punching-balls.

Alors, elle mollissait des jambes, elle louchait de la tête, elle titubait comme la cadence d'un feu à bout de souffle, mais au moment de rendre l'âme et d'être aspirée par l'air noir, elle rattrapait son corps au bord du vide.

Et je la voyais alors, dans le fourreau quasi transparent de son body en jersey gris, aller venir, en grand balan, dans la fureur de la musique et des grognements vicieux de la clientèle en chaleur.

À cran, les yeux fermés, Winona. En talons hauts. Comme en équilibre sur un fil tendu au-dessus de nulle part. Avec, quel que soit le compte à rebours, toujours la même gueule douce qu'elle s'inventait, en se forçant à grigner des sourires et des poses de bitcheuse.

Et certains soirs, écrasée par la nuit, par les chants, par les rires, par les beuglements et les paroles malpropres, elle ne savait plus, on aurait dit, si elle cherchait, dans quelque coin d'elle-même, la force de hurler à mort, de pleurer tout son corps ou de se laisser aller à rire comme une gaga dont le cerveau dévisse dans le noir.

Et ses jambes et ses hanches alors continuaient à boumser, toutes seules, sans sa tête partie ailleurs. Danser. Danser, Winona. C'est tout ce qu'il lui restait à faire. Sous l'œil énorme de Slack. Ce gros œil fixe et noir troué de rouge, qui la suivait comme une sangsue, elle et toutes les autres pleurniches de l'impasse.

Et ça ne servait à rien, les belles chéries, qu'elles s'entortillent les doigts en évitant de le regarder droit dans les yeux, Slack. Parce que même à l'aveuglée, de dos, elles avaient froid quand il les détaillait d'un

seul coup d'œil fâché. Et ça se voyait que leur peau lumineuse était dressée, était glacée par la présence brutale et silencieuse de Slack.

Et Big Time, le DJ, avec ses yeux en permanence ébouillantés par les batteries de fumigènes, ça le mettait en transe, lui aussi, de sentir la peur suinter dans le canal de leur dos, à toutes ces rutilantes. Et il faisait monter le son, Big Time, à fond. Exprès. Pour qu'elles soient encore plus affolées, les fabuleuses. Plus scélérates, plus déglinguées dans leurs charrois de danse et leurs vertiges.

Pour que leurs hanches se cassent en quatre pour les raggas. Pour que leurs fesses se bombent et se débondent jusqu'aux syncopes. Pour que la nuit soit rouge comme leur string. Pour que leur ventre, épilé ras, ait la respiration qui se déchire. Pour que leur sueur, à chaque perlée, gicle comme les piercings de faux diamant qui vacillaient à leur nombril à la manière de clins d'œil sertis de larmes.

Et Big Time, avec les cris, les scratches, les vibolos de sa platine, à force, il vous explosait les artères.

Winona et les autres reines de la nuit, ça leur épouvantait la tête, le son au TNT de Big Time. Surtout lorsqu'elles avaient tété les zols de crack et les alcools qui les rendaient plus paranos qu'une cholée de junkies pressentant, sur la rue Fièvre, une descente de kolboks en patrouilles banalisées.

Et, tout autour des gogo girls, dans les fiestas furax qu'il ambiançait, Big Time, tout le monde envoyait, sans gêne, son corps monter en l'air, comme s'il y avait des rages, là aussi, qui leur mordaient le sang.

Et même Slack, avec sa dégaine longue comme un fil de fer et ses épaules toujours trop raides, même lui, il avait la jambe qui se dilatait, chaque fois que Big Time boostait un disque que personne, dans les parages, n'avait jusque-là entendu bombancer.

C'est pour ça qu'il était réquisitionné, Big Time. Pour vous scotcher les nerfs dans le fond du dancing. Pour dégligner les vitres à des centaines de mètres et faire brailler, d'un bout à l'autre de l'avenue, les petites mères et les vieillottes qui crevaient de n'avoir plus fermé l'œil depuis que Slack, chaque vendredi et samedi soir, faisait valdinguer des dance hall queens au bout de la rue Sans-Retour.

Et c'est vrai qu'il savait mettre la folie dans la rue, Big Time, en commençant par des fréquences toutes molles, pour vous lover la chair et vous napper les humeurs en coulée flouze.

Dès les premières basses, il y avait, sans même que votre carapace s'en aperçoive, des balancements qui vous lancinaient dans la base. Comme au début d'une partie de lolo avec une fille qu'on aime, comme je l'aimais, moi, Winona, et à qui l'on veut susurrer qu'elle est une vraie lady, elle, qu'on la respecte, elle, et qu'on veut se nicher dans ses creuses jusqu'à la fin des temps, pour la chauffer et lui baguer dans le natal autant de marmailles qu'elle voudra.

Et c'était normal, Big Time, que sa sono vous envoûte et vous envoie des nirvanas plein le viseur, vu qu'il passait des heures, tous les jours, à s'écouter des vracs de tubes qu'il migannait sur le matos hi-fi que Slack lui avait refourgué, pour qu'il travaille comme le top des mastas de King Stone.

Tellement que, avec son studio portatif, Big Time, il pouvait, en même temps que bafflait le gros rythme, projeter, sur le mur, tout au fond de l'impasse, des clips de queens jamaïcaines, des défilés de mode et même des scènes réelles de cinéboule tournées aux States avec, en long et de travers, qui se débraillaient à mort, des bombes d'actrices aussi époustouflantes que Winona.

Et même les gens de la télé, qui aimaient de temps en temps venir nous chatouiller une caméra sous les narines, histoire qu'on déballe au reste du pays comment on s'arrangeait pour se contenter, sans jamais une révolte, d'une existence autant gavée de solitude et de misère, même eux, ils trouvaient que le show de Big Time, c'était de la pure délivrance.

OceanofPDF.com

Ils pouvaient sans aucun risque, les journaloux, rester des heures chez nous pour boire, fumer et visionner les danses à l'œil. Mais jamais Slack ne leur donnait l'autorisation de flasher sa tête, à lui ou à ses milices, sans une cagoule vissée dessus, genre à New York.

Et ils n'en demandaient pas tant, les visiteurs. Tout ce qu'ils voulaient, au bout de deux ou trois joints d'herbe et une coulée de rhum, c'était que les dubs lancés par Big Time bastonnent plus fort contre leur vide.

Plus forts aussi les alcools et les joints noirs qu'il dosait pour les danseuses, Slack, pour qu'elles soient plus dégourdies de l'intérieur et plus à l'aise avec les invités de la télé.

Et leurs tatouages, une fois qu'elles avaient bu et puis fumé, suaient à grosse goulée comme de l'encre. Et leurs tatouages remuaient quand elles remuaient le ventre et le bassin. Et leurs tatouages s'étiraient avec la peau quand elles s'agenouillaient en allongeant les bras, tout haut les bras, le plus haut possible, comme si elles voulaient toucher la nuit et puis l'ouvrir pour se cacher dedans.

Mais ça ne sert à rien, on aurait pu leur dire, de vouloir se cacher dans la rue Sans-Retour ou la rue Fièvre ou l'avenue Maurice-Bishop. Parce qu'il est partout, Slack, et qu'il observe tout, et qu'il veille à ce que chacune des divines donne pour son compte d'argent à ceux qui ont payé pour venir voir leurs festoiments.

Et, parmi les danseuses, il y avait même des mafounes qui n'étaient pas encore en âge de mater l'école et qui étaient venues d'elles-mêmes se brader à Slack, pour qu'il les mette dans la lumière et les paillettes.

Au commencement, elles s'étaient rendues, l'après-midi, en douce, dans son QG de la rue Fièvre, pour visionner des films et se séquencer du son en VIP.

Et Slack, tout doux, tout frime, leur apportait sur un plateau, genre majordome, des chips, des cocas et des bières grugées de limonade.

Et il faisait flamber, à ce qu'on disait, de la chiquetaille de cannabis dans une espèce de brûleparfum qui embaumait le temps et mollissait les résistances.

Puis il s'asseyait à côté des félonnes, sur son canapé, pour les regarder boire, fumer, mastiquer. Et il leur dévergondait des gentillesse dans l'oreille et des caresses dans le cou et les cheveux.

Pendant les premières minutes de la séance, il ne faisait rien d'autre que câliner ses doigts dans la tôle ondulée de leurs tresses ou de leurs

nattes, et il les encerclait de ses longs bras comme dans de la mousseline. À croire qu'il voulait les réconforter pour les journées sans goût et sans lumière qu'elles drivayaient sur l'avenue.

Tout ça en continuant à leur raconter des babouls pour endormir un peu plus leurs airs timides et dissiper la peur que Slack leur répandait dans le ventre.

Et toutes ces roucoulades zélées, ça faisait qu'à force elles sentaient des vibrations dans le fond de leur corps, les viveuses. Davantage qu'avec les petits mafias de leur âge qui ne savaient qu'une chose, les siffler comme des chiennes et les emmener sur la plage de Dillon pour se frotter sur leur languette en les appelant babyvaïce ou fayacoune, comme dans les clips de gangsta rap qu'ils se zoomaient du matin jusqu'au soir, en se combinant des joints et de la bière coupée au rhum ou au gasoil.

Alors, lorsque Slack, estimant qu'elles étaient mûres pour un vrai tour de piste, leur demandait, en retroussant les dents, si elles avaient déjà entendu parler des grandes popotes qu'on idolâtrait, le vendredi et samedi soir, au bout de la rue Sans-Retour, si elles voulaient, à leur tour, se dégourdir comme des vraies gogo danseuses, elles disaient oui, les tendres garces, avec des yeux qui se prenaient pour des étoiles.

Et Slack alors, illico, les faisait se lever pour qu'elles prennent la pose et lui montrent ce qu'elles avaient dans le système. Et il se mettait à battre des mains et il n'arrêtait pas de crier des vivats devant les pas de deux que les gachupines déhanchaient comme sur un podium illuminé, pour lui, rien que pour lui, leur bouche entrouverte, gonflée de sang et de salive.

Et les rares fois, Slack, où il venait, en face de chez Manuel, mélanger sa grandeur à nos crasses, à nous autres petites huiles, c'était pour badjoler à propos du dernier morceau de fessaille qu'il s'était douciné en cale sèche.

Et devant nos silences qui bavaient sur sa bouche comme sur un trophée gigantesque, Slack avait le nez qui se gonflait d'orgueil, et il recommençait, comme d'habitude, en nous prenant de haut, à nous baragouiner que la meilleure technique, pour qu'une chatta se donne jusqu'à en devenir têtebêche, c'était qu'elle sente, sous les poils de son maco, l'odeur encore chaude des autres femelles qui la rivalisaient.

Et on se mettait à rire, en l'applaudissant, Slack, mais avec des petits regards en bas et des sourires en coin, parce qu'en vérité il nous mettait la mort dans le mental, à dérouler, comme ça, sous nos faces, des

consolations dont l'entrée, chaque jour, restait fermée à des minables de notre espèce.

Et c'est souvent que j'avais envie de lui dire, à Slack, de ne pas étaler trop à fond sa gloire, sous la misère de ceux qui se lorgnaient dans l'œil des solitudes continues.

Même que ce n'était pas de la veille, Slack, que j'avais envie de lui dire de modérer sa pompe à vantardises. Depuis l'enfance, Slack. À l'époque où on était encore que de la marmaille, lui et moi, et qu'on faisait rien que monter descendre, sans but précis, de rue en rue, en pavoisant comme des majors, dans le quartier. Après avoir fait le coup de poing contre les bandes de Volga Plage venues se la chicaner chez nous.

Ces enfances-là, solidaires, elles mettaient entre Slack et moi de la mémoire qui refusait de s'effacer. Ce qui faisait que Slack jamais ne m'avait fait de tracas, malgré les manières libres que j'avais d'aller venir où je voulais, sans lui payer de taxe sur les bidons d'essence que je sifflais pour les revendre aux flègèdès dont l'existence consistait, du matin jusqu'au soir, à faire des tirages de mobylettes sur l'avenue.

Mais il ne me parlait plus, Slack. Il ne me regardait plus, même de côté. On n'était plus de la même race, lui et moi. Je m'étais adouci, il s'était endurci. Je voulais trouver une fille valable et me sortir de l'avenue. Lui, il avait accepté l'idée qu'en dehors de la zone autorisée, entre la rue Fièvre et la rue Sans-Retour, jamais il n'y aurait pour des gens comme nous d'espace où prendre ses aises. Et il avait du mépris pour moi, ça se voyait à la manière qu'il avait de plisser la bouche, chaque fois que ma face tombait sur son regard.

Alors il pouvait, sans que je puisse faire autrement que l'écouter d'un air soumis, dégobiller des détails sur la grande perche ou la petite patapouf à qui il avait fait voir la vie drôle. Moi, je le laissais aller à son ramdam, en piétinant de la gueule.

Mais chaque fois qu'il se postait devant l'établi de Manuel pour mouliner des badigoinces à propos des frangines qu'il avait djoukées sur son canapé vert, je ne pouvais m'empêcher, en gobant ses fanfaronneries, de songer aux lèvres juteuses de Winona, sur lesquelles il pouvait, quand l'envie le prenait, faire flancher sa langue malsaine.

Et je me disais, avec des lames de rasoir dans le regard, que ça lui apprendrait les bonnes manières, Slack, que je la flangue toute la nuit, sa

danseuse préférée. Et qu'elle me donne, à moi et à moi seul, ce que jamais elle ne lui avait permis d'entrevoir.

À moi, à moi seul, ses yeux nus, Winona, sans clôture. À moi, à moi seul, ses lèvres nues, impudiques, délivrant, comme jamais elle ne l'avait fait avec Slack ni personne, ses mots tus, ses naïvetés secrètes, ses enfances oubliées et merveilleuses, ses mille manières cachées d'aimer l'amour et de ne jamais vouloir les dire autrement qu'avec des murmures indécis.

Je pensais tout le temps à ses lèvres et à ses yeux, Winona, et j'avais envie de mourir ou alors de pleurer jusqu'à dissoudre mon propre corps. Tellement je la choyais, Winona. Tellement ça me malmenait le système qu'elle ne soit pas ma cimarrone à moi, rien qu'à moi, avec, à dose unique, l'emprise de ses baisers remplissant, jusqu'au ras, le fin fond de ma soif.

Et ce n'est pas des coups au cœur, moi, que je lui aurais blindés, si elle était venue, même une seule fois, ouvrir sa chair contre ma chair. Ce n'est pas des musiques de soudard que je lui aurais brisées contre le ventre. Ce n'est pas le parfum des autres fielleuses que j'aurais badigeonné sur mon thorax. C'est son odeur, Winona, rien que son odeur sirotant autour de moi comme des ensorcellements.

Et le plus dur dans ces acoquinements chimériques que je me blaisais, le soir, en solitaire, c'était de n'avoir personne à qui parler de cette folie aimante qui me navrait, sans fin, le creux des veines et de la poitrine.

Les autres galfas du quartier, ils voyaient bien, le vendredi ou samedi soir, comment je la suçotais des yeux, Winona. Ils en riaient devant la boutique, surtout lorsque Manuel me mettait à la fête, en proclamant que Winona aurait le temps de cannir dans l'oubli avant que je me décide à jeter à ses pieds les tendresses chagrinées qui pendouillaient comme des baves à l'envers de ma bouche.

Et il disait, en me tapant dans le dos, Manuel, que, de toute façon, je n'avais pas les échelons qu'il fallait pour une bimbodoum de la hauteur de Winona. Et il pariait que Slack aurait le temps de la faire tourner en boucle et en quadrille, jusqu'à l'usure, Winona, longtemps avant que je me décide à ouvrir mes sentimentalités muettes et ridicules.

De toute façon, touche-la et tu es mort. Voilà ce qu'il m'avait sorti, une fois, Manuel.

Alors, autant dire que ce n'est pas sous ses bajoues de chien tiqueté, les jours où je me sentais en peine, que j'aurais pu venir bavasser mes pâmoisons chétives.

Et même si l'envie m'avait pris d'attendre le dernier brin du soir pour, enfin seuls tous les deux, venir, en messe basse, lui mendier un conseil sur la manière la moins stress de prendre l'esprit de Winona, comment il aurait pu me lâcher un os et se mettre au niveau de mes envies, lui qui était l'un des lèche-plats les plus servants de Slack.

Et puis, il avait beau avoir grandi et toujours commercé dans le quartier, il était tellement différent de nous, Manuel. Avec sa peau sans griffonnage et cette coupe afro qu'il pavanait comme deux bizarreries qui nous laissaient souvent bouche bée. Vu que tous, dans le district, à commencer par Slack, on avait le crâne lustré à zéro net et, du cou jusqu'aux pieds, des tatouages qui racontaient notre vie mieux que n'importe quel comique reportage diligenté par la télé.

OceanofPDF.com

Dans le quartier, tout le monde racontait que, pour Winona, ça ne s'était pas passé comme avec les petites mafounes. Que ce n'était pas d'ellemême qu'elle avait accepté de se déboutonner la sangle et de faire la concubine sous le ventre de Slack. Tout le monde disait qu'il l'avait forcée, le macoute. Et personne n'avait rien trouvé à redire.

Car tout le monde savait que, lorsqu'on était une jeunesse aussi plastique que Winona, il fallait éviter de sortir après minuit, par peur de croiser le regard allumé de Slack qui veillait à l'angle de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour.

Tout le monde savait bien, quand la folie le mettait à vif, Slack, qu'il lui arrivait d'accrocher une chatteresse dans la nuit, par les cheveux ou par le cou. Une main sur la crosse du revolver ou le man-chon de son coutelas.

Et il la traînait, comme il l'avait fait avec Winona et bien d'autres avant elle, jusqu'à l'impasse, au bout de la rue Sans-Retour, et il ordonnait à Big Time de booster au maximum les décibels.

Et il poussait la sista terrorisée vers la foule assassine. Et il l'obligeait, en lui gueulant dessus, à se désaper du tout au tout et à se bouger sous les lumières et les hurras. Et il ordonnait aux boys qui hurlaient à mort de se mettre en rond et d'applaudir encore plus fort.

Et Winona, tout étourdie, avait, ce soir-là, les yeux fous qui luisaient quand elle suppliait et quand elle pleurait.

Mais ça ne l'avait pas empêché, Slack, de la tirer encore par les cheveux et de l'emprisonner dans sa case pour la garder pour lui tout seul, pendant plusieurs semaines.

Les bonhommes, dans la rue, répétaient, avec des yeux émerveillés, qu'il faisait chauffer du rhum pour lui frotter le nombril, à Winona, et qu'il lui soufflait de la ganja dans les narines, chaque soir à la même heure, avec, en complément, des petits caillots de crack qu'il lui apportait, comme d'autres des émeraudes et des saphirs.

Et il la giflait chaque fois qu'elle était sur le point de tomber dans le sommeil. Et il l'attachait dans la cour, derrière sa case, en plein midi, dans le soleil. Et il l'obligeait à dire des mots d'amour si elle voulait qu'il lui mette, en réconfort, une givrée d'eau sur la langue et quelques miettes de pain et de jambon.

Et quand Winona, enfin, était devenue lasse et effondrée, qu'elle n'avait plus la force ni l'envie de chigner sous les gifles, que son corps se

dépliait sous la main qui la fouaillait et qu'elle restait calme et qu'elle soupirait et qu'elle souriait en envoyant des petits bécots dans la lumière, alors il l'emmenait, pour la récompenser, dans son 4 [dotmath] 4. Un Hummer tout jaune, qu'il était seul, Slack, à exhiber dans le secteur.

Et ils roulaient tous les deux, d'un bout à l'autre de la ville, vitres baissées. Ils roulaient, comme ça, sans but précis, pour faire des ronds.

Et le vent tirait à bout portant comme des gifles sur leur face.

Mais ça ne les empêchait pas de foncer vers la nuit, puis de revenir au point de départ, à l'angle de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour, pour qu'elle aille apprendre à danser, Winona, sous l'œil en feu des petits pères et des jumpies et des milices qui tenaient le service d'ordre pour Slack.

Parfois, certaines chagrines ne revenaient jamais. Des gens disaient que leur cœur avait lâché sous le poids des mauvais traitements. D'autres, qu'il les avait vendues, Slack, comme putaines dans les réseaux qui alimentaient les bars-hôtels du sud de l'île.

Et celles qui, jour après jour, rejoignaient l'impasse au fond de la rue Sans-Retour, quand elles devenaient les favorites de Slack, comme Winona, comme Lady B. Lakeisha ou comme Marvyline, elles portaient, elles aussi, la marque de Slack sur la peau, la lettre « S » tatouée, brûlée en haut des fesses.

On ne voyait que ça, quand elles dansaient en string ou quand elles allaient venaient, en jean taille basse, le jour, sur l'avenue Maurice-Bishop, de la boutique à la case que Slack, le plus souvent, ne quittait qu'une fois le soleil disparu.

Elles allaient à la boutique de Manuel pour faire les courses pour Slack. Avec l'argent qu'elles avaient, en dansant, gagné pour lui.

Et personne, sauf à être mordu par la folie complète, n'avait le droit de mettre la main sur le corps des trois festoyeuses qui dansaient, le vendredi et le samedi soir, au bout de la rue Sans-Retour.

Il n'y avait que lui qui avait le droit de les monter, Slack. Où il voulait, quand il voulait. Jusqu'à ce qu'il soit rassasié de leur sauce et qu'il décide, pour les remplacer par de nouveaux morceaux, de les renvoyer à leur vie inutile ou de les mettre en vente dans les clubs et les hôtels vicelards du sud.

Elles étaient sa propriété, Slack. Tout le monde le savait, même les petits mafias en rut qui venaient d'autres quartiers pour s'approvisionner en herbe ou en cailloux ou en femelles.

Et tout le monde savait aussi que, passé une certaine heure, la nuit, chez nous, la loi, c'est Slack qui la faisait passer.

C'est lui qui commandait dans la rue. Lui qui distribuait les jobs et les passe-droits. Lui qui pardonnait. Lui qui punissait. À coups d'insultes. À coups de poing. À coups de boutou. À coups de lame de coutelas. À coups de méchants jets d'acide sur la figure.

C'était lui le patron, Slack, et tout le monde acceptait. Même les juges et même les babyloves dans leurs voitures banalisées. Même les Églises et les télé et les associations qui, Vénaton en tête, étaient chargées, au côté de Slack, d'endormir nos colères.

C'est pour ça aussi, à EDF, qu'ils voulaient nous biffer la lumière, pour que, là-bas, dans le reste du pays, ils n'aient pas à reconnaître, comme au grand jour, que, sans Slack, jamais ils n'auraient pu tenir notre territoire sous contrôle. Que, sans lui, jamais les marchandises en stockage n'auraient pu dormir, intactes, sur le port.

Pour vivre en paix, ils avaient besoin de l'emprise négative de Slack sur les déshérités qui végétaient dans le quartier. Elle le savait, Winona. Et je le savais, moi aussi.

OceanofPDF.com

Parce qu'elle appartenait à Slack, Winona, et qu'elle m'était donc défendue, jamais je ne lui avais adressé une parole de langue chaude.

Juste, ici et là, en guise de politesse et de dévouement impatient, un signe de tête, un sourire vite repris, un regard affamé.

Mais lorsqu'elle dansait, j'avais des phrases, elle le voyait, qui me grattaient la bouche comme un tourment. Et chaque fois que je venais pour lui donner les mots qu'elle savait déjà, j'avais la salive qui devenait lourde comme un pavé et j'enrageais contre ma face.

Et contre la sienne à elle aussi, Winona, qui riait des manigances que j'inventais pour toujours me trouver, comme par hasard, le vendredi ou samedi soir, au plus près d'elle, sur le dancing et, tout le reste de la semaine, dans les rues fades qu'elle fréquentait.

Et en pensée et à regret, je lui balançais des injures de toutes sortes, pour qu'elle cesse, Winona, de rire de la misère que ça me faisait de ne pas pouvoir la lover contre moi.

En silence, les injures. Pour qu'elle n'ait pas de peine et que sa tristesse ne me rende pas plus malheureux que les chiens sans maître que j'entendais pleurer, le soir, sur l'avenue Maurice-Bishop.

Et parfois, comme si elle avait senti mes regards suppliants dans son dos, elle se retournait lentement, Winona, et ses yeux grands ouverts se figeaient. Et elle faisait non de la tête. Comme pour me dire : je sais bien, va, je sais bien, Évane, ce que tu trames à l'intérieur. Moi aussi, il y a plein de secousses qui me font mal lorsque tu me regardes avec des yeux qui rêvent pour nous d'une vie libre.

Mais ce n'est pas la peine d'aller plus loin. Ce n'est pas la peine que tu me cherches partout dans la ville. Non, Évane. Pas ça. Pas l'amour. Pas pour moi. Pas pour nous. Pas ici, dans la rue Fièvre et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour. Il y a trop de mauvais jeux qui viennent de loin et s'agglutinent autour des jours qui nous attendent.

Alors, oublie, Évane. Oublie les soirs où, seule au milieu de la foule qui se tasse et qui braille dans l'impasse, il y a mes yeux qui te cherchent et te fuient aussitôt. Oublie mon ventre qui éclate quand tu es là. Et la honte qui me crevasse, chaque fois que ton œil sombre de jaloux, ton œil qui sait être si doux parfois et si mauvais certains soirs, hurle de me voir danser toute la nuit devant ceux qui ont payé pour que mon corps se casse en quatre sous la musique de Big Time.

Et elle se mit à me tourner le dos, Winona. Son visage, de plus en plus, restait fermé. Elle haussait les épaules, quand je la croisais sur l'avenue. Et quand mes yeux la caressaient, elle répondait par des brimades. Pas des choses bien méchantes : des signes d'indifférence ou d'exaspération, guère plus. Mais ça suffisait pour me saigner à blanc et me laisser, pendant des jours, vidé et abruti.

Elle ne voulait plus qu'on joue ensemble, Winona. Elle savait sans doute déjà que ça nous conduirait trop loin, au cœur même de la nuit assassine. Et, malgré tout le mal qu'elle me faisait, Winona, en continuant à me repousser, je commençais à admettre que c'est elle peut-être qui avait raison. Et, peu à peu, je m'habituais à l'idée qu'il fallait que je l'oublie, en effet, la mielleuse de Slack.

Ce n'est donc pas sa faute, et ce n'est pas la mienne non plus, si l'amour entre nous ça s'est déplié un matin, sans qu'on sache exactement pourquoi ça avait commencé ce matin-là.

Comme si nos corps en avaient eu assez, depuis des mois, qu'on les entrave dans des mensonges trop impossibles. Et que nos volontés alors, d'un coup, conjointement, s'étaient retirées de nos jambes, de nos bras, de nos lèvres.

C'était au niveau de la rue Sans-Retour. Elle était sortie sur le pas de sa porte pour siroter un bol de café au lait, Winona. Tout en dégustant, elle me regardait verser dans le réservoir de la bécane l'essence que j'avais siphonnée, la veille au soir, dans le dépôt près de la raffinerie de la Sara.

Et tout bêtement, comme si de rien n'était, on s'est mis à parler. Surtout elle, Winona. Parce que moi, j'avais des boules qui se nouaient dans la gorge quand je la regardais poser sur moi ses grands yeux noirs et arrondis. Et j'évitais de trop lever la tête vers son visage.

Au début, elle voulait juste savoir, pour me taquiner un peu, où j'allais comme ça, une fois encore, de si bonne heure. Et je lui ai dit, étonné qu'elle soit au courant de mes échappées ordinaires, que je partais souvent à moto, c'est vrai, pour rouler dans le nord et rester, en silence, des heures, tout là-haut, au bout de l'île, à regarder les longues routes étroites et les communes tranquilles découper leur présence dans le granit rose de la falaise.

Là-haut, tout là-haut, vers les routes endormies. Et les villages endormis eux aussi, qui surplombaient le vide et la mer, comme autant de petits bouts du monde suspendus dans les airs. Et où, tant de fois, j'avais

prié pour qu'elle pose une pensée d'amour, Winona, sur mon existence si inhumaine en son absence.

Et comme j'ai vu que ça lui faisait presque venir des larmes d'étonnement craintif, tous ces paysages que je cachais dans mes réserves, que ça lui rendait les jambes toutes molles, alors j'ai continué à lui parler, Winona, sans m'arrêter, même pour reprendre mon souffle.

Parce que j'avais peur qu'elle profite du moindre répit de silence pour, d'un jet, se lever de l'escalier où elle s'était, à reculons, assise pour ne pas être aspirée par le tournois des sortilèges et des tendresses immenses que ce matin-là, enfin, j'avais réussi à sortir de mes trappes pour les déposer à ses chevilles, Winona.

Alors elle m'a observé un long moment, comme si elle essayait de voir, derrière la douceur de mes yeux, si je déroulais ou non la vérité, puis elle a dit, à voix basse et hésitante, qu'elle aurait bien aimé, si ça ne me dérangeait pas, bien sûr, venir avec moi, là-haut, au bout de l'île.

Et je lui ai dit oui, à Winona. En souriant comme un enfant. Je lui ai dit que c'était une idée pas folle qu'elle avait là. Que c'était même l'idée la moins folle que j'avais entendue de toute mon existence. Et, en parlant, j'avais la boule qui tressautait au fond de ma gorge.

Mais ce n'était pas l'angoisse, ce coup-là. Ce n'est pas la ville qui crachait, dans mon gosier, des petits ronds de fumée incendiaires. Ces palpitations qui me rayaient la salive, c'était juste le grand sourire de Winona et sa bouche rose et rouge et sa joie soudaine de monter avec moi dans le nord.

Elle m'a dévisagé encore, sans rien dire, comme si elle me voyait pour la première fois. Et ses yeux, où je me pelotonnais, étaient emplis d'une lumière mouillée.

Mais ce n'était pas, là non plus, la lumière rouge des villes, la nuit, qui fument sous la pluie. Elle était transparente, ce matin-là, la lumière, dans les yeux de Winona. On pouvait voir à travers. Au-delà des pupilles. Au-delà de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour. Au-delà de la ville. Au-delà du porno des danses derrière lesquelles son corps, chaque soir, avait appris à se cacher en se montrant sans aucune espèce de pudeur, Winona.

Et c'est vrai, je ne l'avais jamais vue comme ça, sans violence, sans folie noire dans les yeux, sans intention de mordre et de crier dans la bouche close et crispée dure.

Elle était neuve, ce matin-là. Et calme comme un sourire. Et ma main aussi était calme qui caressait déjà, en pensée, son visage silencieux.

Elle avait fermé les yeux, Winona, pour écouter ma main prier sur son visage.

Viens, allons-nous-en d'ici, je lui ai dit, au bout d'un temps.

Alors elle a levé les yeux. Et elle a dit, en souriant encore, qu'il fallait juste, si je voulais bien, lui laisser le temps d'enlever les mascarades qui l'encombraient. Elle ne voulait pas se rendre, là-haut, au bout du pays, avec, sur ses joues maigres, ce maquillage exagéré et ces faux ongles, cette bouche surfaite, toutes ces parures de guerre qui lui avaient permis, quelques heures auparavant, d'affronter, sans mourir, la nuit de la rue Sans-Retour.

Et j'ai dit oui, que je l'attendrais toute la matinée, et toute la vie s'il le fallait, Winona. Et elle a ri alors.

Et elle est entrée dans la case, chez son père, Doppy. Et je l'ai attendue en fumant dans le petit matin.

À mesure que la fumée me voilait le regard, c'est toute la ville, on aurait dit, qui fumait et qui pleurait. Mais moi, je ne pleurais pas vraiment. J'avais juste les yeux qui me picoraienent un peu dans le climat glacé de l'avant-jour.

Et, dans ma tête, une voix me répétait qu'il fallait que je parte, tout de suite, sans attendre qu'elle revienne, Winona. Que jamais, oh non jamais je n'aurais dû proposer de l'emmener avec moi, tout là-haut, au bout de l'île.

Et c'est ce qu'il semblait me dire, lui aussi, Doppy, derrière le rideau entrebâillé de la fenêtre. Avec ses yeux dilatés, Doppy, et leur lumière noire, solitaire et glacée, qui me fixaient comme un astre déçu.

Comme pour me crier, en silence, que contre Winona et moi il y avait Slack et ses milices. Comme pour m'avertir que, Winona et moi, avant qu'on puisse arriver vraiment là-haut, tout là-haut, au bout de l'île, il y aurait la rue Fièvre, il y aurait la rue Veille-aux-Morts, il y aurait la rue Sans-Retour à traverser. Il y aurait la ville à incendier depuis le cœur désespéré et révolté de la raffinerie.

Et je le regardais dans les yeux, Doppy, sans sourciller, sans bouger. Jusqu'à ce qu'enfin il se décide à rabattre le coin du rideau. Et j'étais calme comme Fort-de-France à cette heure-là.

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Jamais on ne s'est fait des tendresses, dans la rue Fièvre ou la rue Sans-Retour ou la rue Veille-aux-Morts, Winona et moi.

Il y a des villes qui assassinent la vie. Il y a des villes qui assassinent l'amour. Et ce n'est pas bon d'y mettre à nu la femme qu'on aime pour l'éternité.

Alors, le matin, très tôt, au bout de l'île, au bout du monde, c'est là que je l'emmenais, Winona. Là où le pays se termine dans la mer.

Après, il n'y a plus rien. Le vide salé à l'horizon et les rognures d'écume et l'envol apaisé des oiseaux voltigeant loin de toute pesanteur humaine.

Alors, personne ne pouvait nous voir, là-haut, et lancer des malédictions sur les mots sages et frais et les petits morceaux de silence qu'on s'échangeait comme des becquetées, Winona et moi.

Là-haut, loin de la ville. Loin des vies mortes de la rue Fièvre, de la rue Veille-aux-Morts, de la rue Sans-Retour et de l'avenue Maurice-Bishop.

Et chaque semaine, Winona et moi, on venait au bout de l'île, le matin, très tôt, en cachette, pour se dire qu'un jour nous aussi, comme les vagues, on pourrait s'échapper et aller au-delà des falaises qui encerclent le pays.

Et, là-haut, la voix de Winona, d'habitude si rêche et si aiguë, devenait tiède et toute lisse à la fois. Et leur musique d'algues lentes venait vers moi à bout de lèvres et de baisers, en soupirant tous les aveux et tous les repentirs que Winona, auparavant, n'avait jamais osé dévêtir devant qui que ce soit.

Et je sentais bien, même lorsqu'elle restait muette et souriait en me cherchant des yeux, qu'il y avait, en dessous, des souvenirs en berne qui remontaient comme un trop-plein. Et Winona alors se laissait aller à pleurer, sans un mot, sans un murmure, sans un geste.

Et à quoi ça aurait servi de pleurer à voix haute ? Qui l'aurait, à part moi, entendue et comprise, avec, là, juste en bas, au pied de la falaise, vrombissant comme une charge monstrueuse de haine et d'écume, le rouleau gigantesque des vagues qui revenait des courants de l'Atlantique.

Ce bourdonnement, cette longue plainte inhumaine de la mer qui se cassait la tête sur les falaises, Winona disait qu'elle le gardait avec elle, des jours après, lorsqu'on s'en retournait en ville.

Je l'ai là, à l'intérieur, disait-elle.

Comme un poing mort. Comme une douleur qui se répète, se ressasse dans les écumes.

Et elle sentait alors, revenue dans l'impasse, le froid des petites gifles du vent qui la pinçait, comme autant d'étincelles d'eau montées en aiguilles à l'assaut de sa peau qui plissait en tremblotant de froid.

Et ça ne servait à rien, quand de nouveau elle dansait au milieu de la nuit, que je lui fasse des œillades amadouées et des airs de clownerie. Son esprit n'était plus sur moi, Winona. Elle avait, on aurait dit, les pensées repliées sur elles-mêmes, dans une sorte de coffre scellé.

Tout ça : la rue molle, la vie morte de Doppy, les yeux rouges de Slack, et ces femmes qui traînent dans la rue sans rien vivre de bon, tout ça est là, elle avait dit une fois encore, en désignant son ventre, d'une voix faible. Comme si elle se parlait à elle-même.

Et elle avait ajouté, en détournant la tête vers la mer, que c'était aussi ça, après tout, une vie, ces petites morts étrangères qu'on porte en soi. Comme de distraites traînées de sable. Comme de discrètes poudrées de sang qui se remettent, de temps en temps, à vous couler dans le cœur, en souvenir des jours défunts.

Et elle avait dit encore, en posant sa joue sur ma joue, que c'est pour ça, Doppy et elle, qu'ils se comprenaient, même s'ils ne se parlaient plus beaucoup, tous les deux. Ils avaient les mêmes silences reclus, les mêmes sanglots nocturnes, les mêmes chants funèbres et la même absence à partager.

Et elle avait dit aussi que, lorsqu'elle était enfant, Doppy, pour qu'elle s'endorme sans mauvais rêve, lui disait que sa mère à elle, Winona, s'en était allée vivre là-haut, très loin, quelque part, à Eden Ouest.

Et elle demandait, Winona, comment c'était à Eden Ouest. Si un jour elle irait elle aussi, en tenant Doppy par la main. Le vieux, les yeux agités, répondait qu'Eden Ouest, c'était l'une des plus petites régions de l'archipel.

Même pas répertorié comme district sur les cartes de l'état-major, Eden Ouest. Un polder crevassé, rien d'autre, que la mer, jour après jour, attaquait à petites dents de sel. Un amas de ferraille et de marins crevés, qui faisait parfois penser à un cimetière à ciel ouvert, et où les mâts, les cargos, les camions, les manœuvres et les crasses s'activaient comme des mouches au-dessus d'un pâté. Tout ça, le long de la mer échanquée de sable roux.

Et à l'écouter, Doppy, Eden Ouest, malgré tout, ça restait pour tous les maudits de l'archipel la plus belle avancée vers les jours heureux. Une constellation perdue, et retrouvée parfois, le temps d'une nuit à se rouler la langue et la cervelle au fond des verres à punch et sur la lèvre des sulfureuses qui échouaient là, sans avoir jamais envie d'aller plus haut, vers la Floride ou vers Terre-Neuve, vers d'autres rêves de vie recommencée.

Car ça suffisait, ah ça oui, de se poser à Eden Ouest pour voir se distribuer en soi des envies toutes nouvelles. D'autres manières, plus relâchées, plus à l'aise, de déposer son corps dans l'existence, d'ajouter comme un supplément de joies et de couleurs à ses déveines.

Ah, combien de fois, déjà, depuis le sud de l'archipel, il prétendait, Doppy, avoir remonté, en pleine nuit, la mer caribéenne, pour venir, aux comptoirs d'Eden Ouest, téter une bière, négocier un punch, palper une fille ou larguer un clandestin enfin parvenu à bon port.

Et Winona alors demandait si c'était vrai ce que racontaient les dames et les autres enfants dans le quartier. Que sa mère à elle, Winona, était une clandestine qui avait épousé Doppy seulement pour obtenir une nationalité en règle. Et qu'une fois récoltés les papiers, elle avait disparu, comme tant d'autres avant et après elle, en laissant Doppy se démêler seul avec les petites nattes emmêlées de leur fillette.

Non ! Elle est partie vers Eden Ouest, protestait Doppy. C'est là que vont les gens qui meurent sans avoir jamais cessé d'aimer ceux qu'ils laissent derrière eux.

Pourquoi on n'y va pas, la rejoindre, toi et moi, à Eden Ouest ? avait demandé, un soir, Winona.

Et Doppy alors, de sa voix faible, presque toujours enrouée, avait répondu, en arrangeant le couvre-lit sur le cou de Winona, que, par les temps qui couraient, le paradis, le vrai, le dernier, ce n'était pas de partir, mais de pouvoir rester sur son caillou, pour échapper au mouvement collectif des vagues qui à force rendait fou.

Rester sur le même pont fixe, disait Doppy. Pour échapper au va-et-vient continu des secousses et des ambitions mal récompensées. Ne pas bouger. Faire comme si j'étais mort. C'est ça qui m'a empêché de sombrer complètement.

Et il disait encore, les yeux pleins de mélancolie, qu'il n'y aurait plus que ça, hélas, un jour, dans l'archipel : des bras, des jambes, des hanches,

des ventres, détachés de leur sol d'origine, en rupture pour toujours, corvéables à merci, rejetés d'un océan à l'autre, avec comme seul passeport à la frontière le regard assombri, le rire restreint et la peur en façade dégoulinant comme des sueurs froides sur des bouches amères et toujours muettes.

Et il ne voyait pas très bien ce qui, à terme, sortirait de ce mélange de populations qui se distribuaient et se redistribuaient, là, sous nos yeux. Mais c'était clair, pour qui savait bien voir, que la région était en plein chambardement et que ça ne servait à rien toutes ces barrières et tous ces barbelés, toutes ces paroles de dénigrement et de rejet qui s'exaltaient de plus en plus dans les secteurs où les poisseux de la planète venaient se concentrer.

En une vingtaine d'années, il avait vu, comme ça, dans le quartier et, au-delà, des territoires entiers dans toute la ville changer de langue et de nationalité sans que ce soit proclamé officiellement.

Les murs étaient restés là, si on veut, à la même place. Juste un tout petit peu plus délabrés qu'auparavant. Mais lorsque l'on pointait l'oreille, ce n'était plus la même manière de vivre ensemble. D'autres voix, d'autres chants, d'autres manières aussi de cuire les aliments s'étaient détortillés. D'autres manières également d'occuper ou de ne pas occuper les rues, les places publiques. D'autres manières de promener son corps sous le regard des autres. De l'envelopper ou bien de l'exposer. D'autres manières aussi de se regarder pour l'inviter à l'amour. D'autres parfums. D'autres caresses. D'autres baisers. D'autres qualités de silence également.

Et des cols cassés, des reins brisés, des yeux déçus qui croyaient qu'il suffisait de voir la mer, chaque soir, s'enrouler au soleil, pour que leur habitat et leur projet d'entreprise et leur compte en banque virent enfin au bonheur, il en venait même de pays qui se bâfraient sous les richesses, le manger festif et l'eau qu'on boit sans prendre le risque de crever assassiné par les diarrhées de bilharzie.

Seulement, ils n'en pouvaient plus, apparemment, dans ces pays bénis de richesses, d'avoir le ventre plein et l'âme vide. Ils n'en pouvaient plus de n'avoir rien d'autre à faire au monde que de s'empiffrer jusqu'à l'horreur et jusqu'au boudinement du cœur. Ça les rendait malades, toute cette matière qui s'essuyait le gras, du premier au dernier jour de l'année,

sur leur face épuisée et pétrifiée par tous les vomissements qu'il leur restait à digérer.

Et qu'ils viennent du nord, qu'ils viennent du sud, qu'ils viennent de l'archipel ou de plus loin, tous ces migrants, ça ne servait à rien d'élever contre eux des grillages et des barbelés ou bien de faire mousser la gueule ployant de haine des molosses sous coke et sous acide. Rien ne pourrait les empêcher, ces naufragés de la vie heureuse, de s'arrimer au hublot comme des mouches qu'on invective.

C'est la lumière qui les attirait. Même sous les crachats et dans les pissotières, fallait qu'ils viennent, pour se répandre au paradis. Partir. Partir coûte que coûte pour, à l'arrivée, racler la merde chez les autres, c'était ça leur Eden Ouest à eux.

Et après tout, dans la rue Fièvre et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour, nous aussi, tout comme eux, on était en bêtise dans cette existence. Nous aussi, tout comme eux, on rêvait d'un pays d'où l'on n'aurait plus jamais envie de partir.

Avec des gens qui causent avec nous, d'un air facile, le soir au bord de l'eau. Avec des cases qui ont l'odeur et la couleur du sel. Et des baisers qui viennent lorsqu'on veut qu'ils viennent.

Nous aussi, tout comme eux, on n'en pouvait plus d'être seuls, le soir, en face de l'horizon déchiré. Nous aussi, tout comme eux, on n'en pouvait plus de se sentir en exil partout où on larguait une ancre.

Et ici ou ailleurs, disait Doppy, mal vivre ou bien crever, qu'est-ce que ça pouvait changer ? Sur l'île, c'est juste le soleil qu'on avait en plus, pour chauffer les blessures et faire semblant de les rendre indolores.

Sauf que lui, tous ces charrois à dos de vagues, pour cinq minutes de silence au bout du monde, avec le temps, ça aurait fini par le lasser.

Voilà ce qu'il avait dit, Doppy, avant d'embrasser Winona sur le front et d'éteindre la lumière mal jaunie du plafond. Et il était sorti, pour aller prendre son tour, comme gardien de nuit, au bassin de radoub.

Et, restée seule dans la case, elle s'était promise à elle-même, Winona, du haut de ses sept ans, en se blottissant contre la nuit, qu'elle irait, elle, quand elle serait plus grande, à Eden Ouest, une fois, même une seule fois, avant de se laisser dépasser par le temps.

Hein, qu'est-ce que tu en dis, Évane ? Tu m'emmèneras, toi ?

Et je ne savais quoi lui répondre, Winona. Car, maintenant que j'étais, moi aussi, depuis des années, en dérade, comme n'importe quel

clandestin sur les mers, comme n'importe quel exilé, n'importe quel déplacé de la planète, je commençais à comprendre ce qu'il lui racontait, Doppy, lorsqu'il lui répétait, les yeux tristes, qu'au monde il n'y aurait plus, de nouveau, que des nomades. Des folies giratoires en circulation permanente. Avec leur soif de vie meilleure et leur peur des lendemains qui flanchent, accrochée au guidon comme une damnation.

OceanofPDF.com

Winona, elle aussi, avait donc rêvé, un jour, de remonter le courant, avec la grande vague déferlant vers les horizons nouveaux, de se couler, elle aussi, dans ces litanies de viande humaine sans cesse en déplacement. Ces barges, ces yoles, ces arches mal ficelées qui transbordaient, chaque année, des milliers de soiffards vers leurs délires à tout jamais inachevés.

Je m'en voulais de ne pouvoir l'emmener plus haut que la montagne et les falaises qui prolongeaient, au nord de l'île, les carrières de sable époussetées par le vent.

Ça ne fait rien, Évane. Je suis bien ici. Être là-haut, près de toi, c'est tout ce que je demande à la vie.

Et elle restait alors de longs moments sans ajouter un mot, allongée, c'est tout, nue contre moi, sur la natte. Et elle regardait le matin s'évaporer dans l'air bleu.

Et je restais sans voix, moi aussi. Devant ses seins qui pointaient leur nervure. Devant son ventre rasé ras où flottaient des tatouages florissants. Les mêmes qu'elle portait, en dessous du « S » de Slack inscrit au point creux où ses fesses, immobiles en leur exhibition paisible, se tenaient par la main, comme deux petites sœurs entrouvertes. Gémellité noire striée d'un rose de chair liquide.

Et Winona disait alors qu'ici, là-haut, loin de la ville, il n'y aurait jamais, sur sa peau à elle, comme dans sa tête et dans son cœur, ni maquillage ni fausse lumière, juste ses paupières sans comédie, sans tentative de vaine esquivé.

Fini, tout ça ! Moi ! Moi, comme je suis, elle disait, en se serrant fort contre mon torse, avec ses traits tirés à cause des bacchanales de la nuit précédente, son regard fou, Winona, ses poings fermés, son corps musclé dressé comme un rempart contre la peur de vivre seule, de disparaître sans laisser aucune trace, à part peut-être le vague souvenir de son string défait entre les rêves avides d'un spectateur au cœur ingrat.

Et elle montrait alors son cœur à elle.

Touche ! Toi, tu es là, elle rouspétait, en posant ma main hébétée sur sa poitrine haletée. Tu entends tous ces battements ? Tu entends comme ça secoue quand tu es là ? C'est pour ça que je ne veux pas qu'on se salisse, toi et moi. Non, Évane ! Pas avec toi ! Ça serait trop moche ! Ce n'est pas comme ça qu'il faut que ça finisse, toi et moi. C'est pour ça qu'il faut que je sois forte, même quand la ville elle nous rattrapera.

Et je ne pouvais alors, en observant le regard exalté de Winona, m'empêcher de songer au regard fou de Doppy qui semblait me dire, le matin où il était apparu derrière le rideau de la fenêtre : elle est là et elle n'est pas là, Winona. Elle danse, chaque week-end, sous vos faces, sans un linge sur son ventre, mais vous ne la voyez pas. C'est comme ça qu'elle vous échappe. Mais moi, je sais où elle se niche, ma Winona. Il ne faut pas grand-chose pour la trouver, juste la connaissance patiente des fracas qui ont fait d'elle une lumière fissurée. Et alors elle s'ouvre comme jamais aucune de vos sauvageonnes ne s'est ouverte sous vos coups de reins inutiles.

Et plus j'essayais de savoir qui elle était, Winona, et plus j'avais l'impression qu'il avait voulu me dire, Doppy, qu'elle avait dix-sept ans et tous les âges à la fois. Et que c'est le fait d'avoir déjà vécu, si enfantine qu'elle soit encore, toutes les expériences, douloureuses et joyeuses, que la vie lui avait promises, qui la rendait si incertaine et si fuyante entre mes doigts.

C'est comme si elle avait l'âge de ses jours et de ses nuits additionnés, auquel il fallait ajouter l'âge de ses larmes et de ses souvenirs heureux en ma présence, et la mémoire aussi, en elle, de toutes les femmes du quartier qu'elle avait, de près ou de loin, rencontrées, même une seule fois dans sa vie, Winona.

Comme si elle les incarnait toutes, en leur impossible aveu autant qu'en leur impossible silence. Dire et ne pas dire. Ou alors dire autrement qu'avec les mots. En laissant parler les yeux, et les cataractes qui les plissaient, pour ne plus voir les vies qui stagnaient au bout de la rue Sans-Retour. Se taire. Se taire chaque nuit. Ou alors dire avec la langue qui tourne sur elle-même et qui s'étrangle. Dire avec la cuisse qu'on gratifie de trop de gras, le sein qui tombe et qu'on refuse de redresser, le cheveu mort qu'on ne coiffe plus par peur de tout désir de plaire.

Et elle disait qu'elle les avait repus dans sa mémoire, Winona, les corps défaits et malmenés de chacune des femmes résignées du quartier. Depuis toujours, Winona. Depuis l'enfance. Quand elle les croisait, après l'école, vaines dans les rues vaines. Le regard épuisé par le poids des silences et des renoncements auxquels elles échappaient quelques minutes par jour, en s'enfermant dans la rêverie colorée des zouk loves ordinaires et du sucre invariable des feuilletons que la télé, dès le matin, déversait, pour les aider à se soulager des heures mortes dès la première minute du jour.

C'est elles, c'est leur présence qui m'a rendue molle, disait Winona. Je n'ai jamais eu que leur exemple sous les yeux. Je n'avais qu'elles pour savoir à qui je pouvais ressembler. Elles m'ont habituée à toujours subir sans jamais protester. Elles m'ont condamnée et vieillie avant terme.

Et c'est pour ça, sans doute, parce qu'elle avait vieilli trop vite, Winona, qu'elle rêvait de briser les clôtures maritimes de l'île et de remonter, même à contre-courant, vers des ombres plus neuves, plus personnelles, vers d'autres vies, plusieurs fois merveilleuses. Pour renouer, là-bas, avec le rire intact de sa jeunesse jamais vécue, son ventre sage et presque imberbe, ses hanches encore étroites, sa robe à fleurs de petite fille à épouser un jour de grand soleil.

C'est peut-être bien, oui, ce qu'elle avait toujours voulu, Winona. Tout reprendre depuis le point de chute où elle avait perdu son innocence et son aisance face à la vie. Tout effacer et tout revivre, comme pour se laver une fois pour toutes, se décrasser l'existence et la mémoire des forces qui pesaient, jour après jour, sur ses épaules et sur ses yeux, pleines de rumeur noire et de lassitude.

Sauf qu'elle vivait dans tellement d'époques à la fois, Winona, avec tellement de vies et d'espérances opposées, comme si elle était plusieurs personnes en même temps, que parfois elle se perdait, me disait, plus tard, Doppy.

Et c'est vrai qu'elle avait souvent l'air, Winona, de ne jamais savoir ni en quel jour ni en quelle partie du monde elle se trouvait. La tête ailleurs, toujours. Indifférente. En dépit de son visage presque aussi dur que les falaises.

Là-haut, loin de la ville. Courant, riant au bord du vide. Flottante, Winona. Comme partie pour toujours. Hors du temps. Comme seule avec elle-même. Comme si je n'étais plus là, près d'elle, essayant d'obtenir un peu de son attention restaurée. Comme si je n'avais jamais existé pour elle. Comme si la pression patiente et amicale de mes doigts enlacés à ses doigts s'était évanouie pour toujours. Comme si son corps, Winona, n'avait plus de lien, immédiat ou différé, avec l'air, avec la lumière et le vent du soir à venir, avec la musique verte des vagues dont la marée montait déjà sous le serein.

Comme si tout pour Winona, tout dans sa tête, tournait comme dans un manège, avec des musiques bariolées qui diluaient chaque présence autour d'elle, jusqu'à les rendre indécises et fluides.

OceanofPDF.com

Un manège, elle n'avait que ce mot-là à la bouche, Winona. Elle disait que pour elle, ah ça oui, j'étais un drôle de manège.

C'est à ça qu'elle m'associait tout le temps. Un bariolage toujours en mouvement, musical, sans point fixe, et, en même temps, identique à lui-même en dépit de la variation des jours et des nuits. Un tournis continu de lumières et de sons qui lui chargeait la tête et lui faisait une mémoire molle et fantasque.

Ce qui faisait qu'elle ne pouvait jamais inscrire les heures anciennes dans un calendrier précis. Même si son ventre, disait-elle en riant, gardait, de manière insouciant, le souvenir charnu de toutes nos rencontres au bout de l'île.

Et elle disait alors que, malgré les transitions manquantes que le temps ajoutait au roulis de ses souvenirs, elle conserverait, oui, jusqu'au bout, dans un coin précis de sa chair, la sensation, làhaut, tout près du ciel, de notre arrivée, le premier jour, au pied de la falaise où on avait dû laisser la moto.

Et le long sentier au sol mou et vert qui remontait la côte, elle ne l'oublierait pas non plus, celui-là. Ni le pas ému de ses talons absorbés par le velours des sables. Ni la grande bâtisse d'ombres de la roche chiquetaillée par le vent. Ni la grande natte encore timide que je tenais enroulée sous le bras. Ni, plus tard, dans l'eau lisse et salée où on s'était baignés, la chaleur de ma paume savonnant d'écume son visage.

Et nos rires, encore trop hésitants, et nos sourires et nos baisers encore, elle s'en souvenait également. Et la chambre ouverte que je lui avais inventée au sommet des falaises, où je l'avais conduite. Comme dans un rêve. Dans le demi-sommeil du matin. En la portant à bout de bras dans le ciel nouveau, comme une mariée en fleur, jusqu'à la natte où on s'était couchés ensemble la première fois. Avec ses yeux mi-clos, Winona, qui écoutaient ma main lui réchauffer la main.

Tout en silence, elle et moi. Juste, ici et là, quelques murmures troublés et impatients. Puis de nouveau le silence, Winona. Comme si chacun de mes doigts, absorbant la lumière de sa peau, méditait ou priait, au-dessus de son corps enfin révélé.

Et lorsque, fasciné, je suis venu en elle, Winona, c'est toutes ces femmes à demi mortes qu'elle traînait dans son ventre, c'est toutes ces blesses, tous ces coups de grisaille installée à demeure dans sa poitrine, et la peur toujours recommencée des mains de Slack qui la tuaient et la

caressaient dans un même vrac, c'est tout cela qu'elle était décidée à brûler dans le frottement répété de nos corps.

Et son œil, comme l'œil de Doppy, dilaté lui aussi, sous chaque avancée plus profonde de mes reins, crachait des plaintes et des douleurs jusqu'à repliées.

Et du ventre, elle me repoussait en me tirant en même temps à elle, comme si elle voulait me garder tout en rejetant, en une seule vague repoussant les gravats, la longue chaîne assassine des misères passées et des déveines qui cherchaient, depuis toujours, à lui donner leur sort, et traînaient à ses pieds leurs ombres trop lourdes de boulets impossibles à porter.

Et sa bouche, qu'on aurait dit à court d'air, cherchait ma bouche, comme pour réapprendre à res-pirer. Au point que j'avais l'impression, à chaque baiser qu'elle mordait dans mon sang, à chaque coup de dent, à chaque entaille d'ongle qu'elle enfonçait dans mes épaules ou dans mon dos, qu'elle livrait une guerre contre elle-même ou contre un ennemi invisible, Winona. Une guerre contre tout ce qui met l'amour à mort.

Contre l'ennui peut-être, qui dormait tout le long de l'avenue Maurice-Bishop. Contre la bouche mauvaise des baisers qu'elle avait dû donner à Slack en reculant au fond de sa gorge les envies trop gluantes de vomi âcre. Contre le vide, là-bas, en ville, sous ses pieds qui tremblaient. Contre la pâleur trop vaste des dernières danses accordées au bout de la rue Sans-Retour.

Et là, à présent, chaque perlée de sueur dévalée de son front semblait une bataille gagnée. Avant qu'il ne soit trop tard.

Jamais je ne l'ai vue faire l'amour autrement qu'avec fureur et désespérance mélangées. La tête et les yeux et la bouche débordant en même temps de rires, de larmes, d'éclaboussures d'aise et de petits soupirs qui ressemblaient parfois à des râles de femmes qu'on assassine lentement.

Et en m'entendant psalmodier sans arrêt son prénom, Winona, ivre d'elle-même, semblait, pour la première fois de son existence, avoir la confirmation de sa propre réalité physique. Comme si, dans la parole têtue que je faisais buter contre son ventre, paroles charroyées de douceur et de fièvre, elle éprouvait enfin la vigilance et la vivacité complète de sa chair. Comme si, en la pénétrant de son propre prénom, j'avais accepté de prendre sur moi ou, plutôt, de porter avec elle, sans faiblir, la part

d'errance où elle s'était depuis des années absente. Comme si je l'avais expulsée du silence et du vide qui l'enfermaient de l'intérieur et tout le temps l'emplissaient sans jamais la combler.

Et j'avais parfois l'impression, en la regardant, qu'elle venait d'advenir, Winona, après avoir des années vécu hors d'elle-même, dans une sorte de sentiment de présence inutile qui était la matière sans incarnation de ses jours et de ses nuits.

Et là, dans la douceur voulue de la chaleur enroulée à nos corps, à leur lumière, à nos rôles, elle réclamait, aussi fort qu'impossible, que je me débielle, Winona, au fond d'elle-même, comme si elle désirait que je me batte, à la folie moi aussi, avec elle.

Contre ces souvenirs gluants que dessinait, plus sombres que les grilles d'une geôle, la case insensible de Slack. Contre l'avenue avachie sur elle-même, le soir où elle avait été razziée sans que personne ne bouge d'un pas. Contre l'épuisement et la honte qu'elle s'était acharnée, de toute la patience de son sang ouvert, à rejeter hors de son ventre, toutes les fois que Slack s'était, tout de long, essuyé sur sa peau.

Oui, voilà, aimer. Encore. Jusqu'à la dernière goutte de sel époncée par nos sueurs. Jusqu'à la dernière goutte de sang éclos de nos entrailles se redonnant, l'un l'autre, naissance.

Encore. Encore, répétait Winona. Encore, Évane : résister, toi et moi, de toutes nos volontés, à l'œil noir de la ville qui suintait sur nos fronts. Résister, Évane, résister. À la folie froide. Non festive. La folie sans exubérance des femmes de la rue Fièvre, de la rue Veille-aux-Morts, de la rue Sans-Retour. Résister, chaque jour. À l'envoûtement malodorant de leurs corps contrariés, de leurs épaules restreintes, de leurs bras qui ne savaient plus embrasser, de leurs bouches sèches avalant d'autres bouches aussi sèches. De leurs hanches bredouillantes, marquées par le désordre environnant. De leur main fermée qui mendiait, en secret, une caresse qui ne venait qu'en rêve. De leurs grimaces figées, déformées par la peur de voir des hommes aussi mauvais que Slack tomber dans les colères criardes qu'ils soldaient à coups de poing, à coups de tête, à coups de pied dans le cœur. De leurs sourires d'où la vie ne coulait plus jamais, d'où plus rien ne coulait, aucune joie, aucune fantaisie. Juste le regard paisible de la vie habituée à la mort.

Alors, après l'amour, une fois passés les derniers spasmes et les apnées, une fois réintégrés nos souffles et nos esprits, une fois exorcisés les haines

et les abîmes, elle souriait, Winona, et elle se laissait aller à somnoler, la cambrure revivifiée et apaisée, les bras légers, étendus comme de grandes voiles bercées qui profitaient, flottille au vent, du calme revenu.

Non, ne sors pas. Reste encore en moi.

Voilà ce qu'elle disait parfois, Winona, au moment où je refluais de son ventre. Et elle m'enveloppait dans ses jambes.

Là. Ne bouge pas. Comme ça. Voilà. Comme si tu faisais partie de mon corps.

Et seul mon regard, en recueillement au-dessus de ses cils, l'obligeait à sortir du demi-sommeil où elle se moulait, comme dans un drap de mer épaisse.

Ton regard, Évane ! Le même qu'au commencement, ce matinlà. Tu n'as pas oublié, n'est-ce pas ?

Et elle n'avait pas oublié, elle. Près de sa case, en ville. Lorsque, on ne sait à quel signe, quel appel d'elle seule entendu, je m'étais manifesté à son œil, de façon si soudaine qu'elle avait eu le sentiment que j'étais tout droit sorti d'un de ses battements de paupières.

Et tout le temps qu'elle parlait, là-haut, sur la natte, allongée contre moi, la lumière, au-dessus de nos têtes, était lente qui tombait sur son visage reposé et réjoui.

Et lente aussi, la chaleur souple des peaux confrontant leur duvet satisfait. Là-haut, loin de la ville. Face au large des côtes dépliant leurs grandes vagues vers la ligne étirée des horizons, de loin en loin, amoindris.

Et je trouvais, Winona, que son corps, si excessif l'instant d'avant, paraissait à présent si menu dans ma main tellement vaste d'amour, si friable, son crâne si facilement cassable entre les poings furieux que Slack à tout moment pouvait dresser contre nos trop fragiles évasions.

Et, plus tard, quand on rétrogradait à regret vers la ville, avant que le soleil ne se remette à brûler le bitume, je savais, au moment où la moto passerait au niveau de la carrière de sable, qu'elle se blottirait de nouveau contre mon dos, Winona, pour cacher son visage dans mon cou et empêcher les poussières d'émettre leur crachin dans ses yeux et faire pleurer ses joues.

Et je tournerais la tête pour respirer, en soupirant, l'odeur de ses cheveux noirs renattés et l'en-tendre me susurrer, penchée dans mon oreille, qu'elle était bien avec moi, Winona, qu'elle commençait à

m'aimer, elle aussi. Malgré toutes les terreurs qui lui battaient le cœur toutes les fois qu'elle osait s'envoler avec moi. Malgré la route qui traversait la carrière et qui, avec l'avenue Maurice-Bishop, était sans doute l'une des plus longues et plus larges et plus tristes avenues du pays.

À midi, quand on se laissait glisser jusqu'au bourg, au village des pêcheurs, l'avenue de craie blanche ressemblait à un grand fleuve désolé.

Ces moments-là, on a parfois presque envie de mourir, tellement on se sent seul dans cette partie de l'île, disait Winona.

Plusieurs fois, elle m'avait demandé d'arrêter la moto au milieu du soleil, et elle était descendue pour marcher le long de la mer aveuglée. Et elle restait parfois debout, sans un geste, dans la tiédeur épaisse et silencieuse de ces paysages livrés à l'oubli.

Certains après-midi, accrochés à un ponton branlant ou vautrés sur un banc, un groupe de jeunes ou de vieux corps attendait sans parler. Ils regardaient la mer, eux aussi. Mais ça se voyait qu'ils en avaient assez, chaque jour, de la regarder piétiner sur elle-même.

Et à force de rester immobiles comme la mer, à force de vivre encastés dans la pierre, ils avaient fini par ressembler au paysage qui les enfermait. Comme la ville enfermait Winona.

C'est pour ça sans doute qu'elle aimait les observer et leur parler parfois. Ils avaient, eux aussi, sur le visage, cette gravité paisible que donnent l'ennui et l'isolement.

Lorsqu'on s'arrêtait en bord de route pour regarder cette vie stagnante, il n'y avait presque per-sonne aux alentours. Juste Winona et moi. Et puis, de temps en temps, deux, trois touristes égarés qui ajustaient leur appareil photo en bandoulière. Et puis, comme de la buée solide, le vent lourd et le tourbillon docile des poussières qui épaississaient un peu plus le ciel.

Et puis une barge-taxi perdue, ici et là, au milieu du plan d'eau. Ou bien une barque interminable, chargée de sable, conduite par un pauvre bougre à la langue sans doute blanchie par l'alcool et la craie des carrières.

Une barque sous le soleil, et puis un camion de temps en temps, un autre quelquefois, en sens inverse, qui revenait rendre compte des derniers chargements, se souvenant encore, dans un mélange de toux sèche et de craie soulevée en fumée, du long cortège des poids lourds qui, depuis la carrière, le matin, très tôt, emportaient leur marasme de sable à

déposer sur les poumons de l'île, vers le centre, vers le sud, vers les chantiers, vers les usines et vers les peines.

Lorsque la moto passait elle aussi, certains soirs, devant la plage mélancolique et noire, elle m'enlaçait, Winona, de toutes ses forces, comme si elle avait peur.

Et je savais alors, dans mon dos, sans même avoir à retourner les yeux, qu'elle pleurait en pensant aux jours pénibles qui nous attendaient. Et je sentais son corps se crispier contre mon corps, juste avant que la moto ne s'enfonce dans le tunnel du Carbet.

Et même après, lorsqu'on avait rejoint l'air extérieur, elle continuait, Winona, à crocheter ses bras autour de ma poitrine, tandis que, sur le bas-côté, la plage et les vagues, plus sombres encore à cette heure-là, nous suivaient des yeux en ricanant comme des damnées.

Noire, la plage, avec toutes sortes de galimatias d'algues et de bois morts enroulés au collet des écumes qui bavaient de rire, elles aussi, en nous regardant foncer, Winona et moi, comme des prisonniers en cavale.

Et elles avaient raison, les vaches, vu qu'elles savaient depuis le début que, Winona et moi, ça ne pouvait pas durer. Qu'on ne pouvait pas, pour la vie, habiter suspendus au-dessus de la déveine, làhaut, tout seuls et pleins de joie nouvelle et égoïste.

On savait qu'elle nous rattraperait, la ville. Surtout depuis que Manuel nous avait collés, un soir, Winona et moi, devant la case de Doppy. Avec ma bouche qui était restée longtemps endormie dans sa bouche, à Winona.

Il ne nous avait rien dit, Manuel. Mais à son œil envieux, crépitant dans la nuit, je savais qu'il irait tout larguer à Slack, qui allait, à coup sûr, regimber contre ces solitudes déviantes qu'on s'était permis de couvrir, Winona et moi, loin de l'impasse de la rue Sans-Retour.

Quand Manuel s'est mis à jacter, personne n'a levé un sourcil.

Et je me rendais compte alors que tout le monde savait, pour Winona et moi. Tout le monde observait nos combinaisons. Tout le monde savait que je m'étais logé, près de la raffinerie, un petit morceau de territoire à part.

Dans le quartier, il n'y avait pas de place pour les vies cachées, individuelles. Et si on avait pu, pendant plus de trois mois, nous croire à l'abri, Winona et moi, c'est simplement que Slack avait choisi de fermer l'œil.

Il n'était pas pressé, le tyrannique. Il secouait positivement la tête en l'observant sur le dancing, Winona. En biais. C'est tout. Et on ne savait pas, elle et moi, quand on se questionnait du regard, si les manières de Slack étaient une menace ou un encouragement.

On se disait que, peut-être, après tout, il trouvait que c'était une bonne chose qu'elle mène une vie à part qui lui permette, Winona, de se desserrer l'angoisse au cou, pour se donner plus complètement, le vendredi ou samedi soir, aux foules qui s'entassaient au bout de la rue Sans-Retour.

Ça fait des semaines qu'il ne me touche plus, comme si j'étais devenue une grosse impure, disait Winona. Y'en a que pour Lakeisha et, plus encore, pour cette cochonne de Marvyline. Pour moi, ce n'est pas plus mal, mais je ne trouve pas ça normal. J'ai l'impression qu'il joue avec mes nerfs.

On ne sait jamais quoi penser avec lui. C'est comme ça qu'il est. Tout le temps. Quand il est seul avec nous, il est gentil et caressant, il fait le drôle. Il veut qu'on l'applaudisse. Il veut qu'on le prenne, toutes les trois, dans nos bras. Et puis brusquement, sans raison, il a le visage qui se bloque. Il a le regard qui se fronce et il se met à nous hurler dessus et il nous insulte et il nous cogne, sans même qu'on ait la force de crier ou de devenir folles, comme la rue lorsqu'elle est disjonctée de sa lumière.

Et comme il faut bien, de toute façon, qu'on se dégourdisse les nerfs pour ne pas crever d'un mauvais poids autour du cœur, alors on passe les journées à se farder la bouche et s'embellir les ongles. On se mascarade des airs de vie facile sur la figure, jusqu'à ce que Slack, adouci, se remette à nous chavirer des tendresses et nous fasse, chacune à son tour, de nouveau grimper dans son 4 trop large pour la rue Fièvre ou la rue Sans-Retour ou la rue Veille-aux-Morts.

Et on roule, le regard en extase, oublieuses des terreurs nouées comme des crampes dans le milieu du ventre et des soirs où, la poitrine trop engouée, on pleure, quand on est seules, à l'ombre des soleils en deuil.

Et lorsqu'on en a assez du bruit de la route et des bizness de Slack, bizness de mobylettes, d'autos, d'essence, de moteurs, d'immatriculations à déplaquer et à rebaptiser, il ne nous reste plus qu'à jeter notre corps dans un sound system et puis danser, toute la nuit, dans l'impasse qui termine la rue Sans-Retour.

Danser dans la nuit noire, danser dans la lumière, qu'importe, du moment que le fracas des sonos clache à bout portant et nous matraque le tympan.

Après, les autres, Vénaton et toute la clique de matons qui, comme lui, pavanent dans les meetings sur l'avenue, ils peuvent déblatérer du matin jusqu'au soir, comme s'ils avaient tété des méga-phones. On s'en fout. On n'entend plus. On est tout bonnement mortes de la cervelle.

Et ça ne changeait rien que d'anciens gauchistes comme Vénaton, recyclés dans l'associatif au final d'une révolution qui n'avait jamais eu lieu, il y en ait de plus en plus dans le quartier, dans presque toutes les rues, dès le petit matin, marchant main dans la main avec les nouvelles Églises qui voulaient avoir barre sur nos existences.

Comme si tous ces civils en rupture d'espérance, toutes ces religions avec leurs sermons et leurs chants brimbalés, leurs baptêmes quotidiens, leurs sacrements sans fin qu'on voyait s'envoyer monter d'un bout à l'autre de l'avenue, c'est tout ce que le pays avait trouvé, en désespoir de cause, pour nous tenir, nous autres infernaux, hors de la solitude et de la colère, et empêcher que le fond de la nuit ne s'effondre sous ses pieds, comme un terre-plein miné dans son fondement par le baiser des gales et le ballet des charançons.

Et la vérité qu'il ne voulait pas voir, Vénaton, c'est qu'on n'attendait plus qu'une chose, nous autres : l'étincelle noire qui aurait permis, dans un seul affolement, d'en finir avec nos malfaçons, en donnant un coup de balai dans les faillites qui, chaque fois plus fort, nous becquetaient l'intérieur de la tête comme des charognes au-dessus de leurs proies.

Depuis des lustres, ah ça oui, pour renverser la débâcle et remettre les volontés d'aplomb, on n'attendait qu'un signe. Comme, par exemple, de s'entendre proclamer dans le JT que ces trois coups de feu qu'elle rêvait, Winona, d'exploser à la face de Slack, ce n'était rien que de la légitime

défense contre la vie qui, jour après jour, nous assassinait dans la rue Fièvre et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour.

Il sait, pour toi et moi. Il sait, je le sens. Même s'il ne dit rien. Même s'il ne nous fait encore rien.

Et c'est cette inertie, Winona, qui la rendait malade et nous obligeait à baisser le regard toutes les fois qu'on voyait passer Slack au milieu de ses milices.

Et c'est peut-être tout ce qu'il demandait, notre gérant, le respect pour la terreur qu'il vilipendait dans le quartier. Mais Manuel avait parlé. Et il continuait encore à parler, le soir, dans les rassemblements près de la boutique.

Et la rumeur commençait à circuler, dans la rue Fièvre, dans la rue Veille-aux-Morts, dans la rue Sans-Retour, sur l'avenue Maurice-Bishop, laissant entendre qu'il mollissait, Slack, qu'il n'avait plus rien dans la tuerie.

S'il ne mettait pas un holà dans cette gangrène, un major quelconque, un soir, le coucherait à plat ventre, devant tout le monde, au beau milieu de l'impasse de la rue Sans-Retour.

OceanofPDF.com

Il n'a pas remis l'ordre tout de suite, Slack. Sans doute parce qu'il voulait que tout le monde comprenne, à commencer par Manuel qu'il abattrait de deux balles dans la bouche, qu'il n'agissait jamais sous la pression.

Après avoir disparu sans courir avec l'arme, il était revenu, Slack, les mains ballantes, s'asseoir devant la boutique, sur une chaise, la tête renversée en arrière sur le bois de la façade.

Et, sur chacune de ses paupières, il avait disposé des cotons imbibés de rhum blanc. Comme pour se retirer la vue de la lumière nouvelle du soleil cherchant encore sa verticale. Ou comme s'il voulait se rendre aveugle, ne plus avoir d'accroche avec la rue Fièvre juste à côté et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour qu'il méprisait de toute la longueur de son cou balaféré.

Et tout le monde restait muet en le regardant, assis là, de l'autre côté de l'avenue. Avec au beau milieu du macadam, entre la foule tassée et l'indifférence crâneuse de Slack, le corps crevé de Manuel, enlaidi dans son baquet de sang.

Et elle était vissée, elle aussi, Winona, sur le trottoir d'en face. L'œil fixe, fascinée, elle aussi. La bouche béant dans le silence, tandis que Slack secouait sa tête avec satisfaction. Comme si, derrière ses yeux absents de coton blanc, il voyait Winona lui sourire. Et il s'est mis à rire, en braquant vers ma face son œil invisible.

S'il avait fait un signe de la main, je sentais bien qu'elle m'aurait planté au milieu de la place, Winona, pour traverser l'avenue et se coucher, la bouche ébahie, au pied de celui qui pouvait, au milieu de la mort, rester si tranquille.

Et si je ne la quittais pas des yeux, Winona, c'est que je devinais bien que, par-delà son silence, il y avait des réconciliations et des appels secrets entre elle et Slack. Une complicité lâche et assumée. Des envoûtements qui dureraient malgré les rancunes.

Un moment, elle a dû sentir que je l'observais, le cœur froissé, Winona. Parce qu'elle a tourné le visage, très lentement. Elle m'a toisé avec dédain. A examiné de nouveau Slack. Lui a souri une fois encore. Puis elle s'est éloignée, sans rien dire.

Dès qu'il la sifflera, elle reviendra. C'est comme ça qu'elle est, elle fait sa rebelle, mais elle panique quand il n'y a plus personne pour la tenir par le collet, a ricané quelqu'un dans mes dos.

Je me suis retourné. C'était Marvyline.

En plein jour, sans l'embellie des maquillages qui la paraient, le soir, au bout de la rue Sans-Retour, elle ressemblait, je m'en rendais compte, à Winona comme à une sœur. Même bouche enjôleuse et gonflée. Mêmes tresses évanouies sur la joue et nattées, en vagues mortes, sur la nuque allongée et courbée. Même corps fin, friable comme le sable et durci par la danse. Même tristesse également, même gravité paisible, comme en transparence, là, derrière les mêmes yeux d'eau salée grands ouverts sur le vide.

Il me semblait que j'aurais pu l'aimer, elle aussi. Ou plutôt non, qu'autrefois, déjà, je l'avais aimée, Marvyline. Un jour. Dans le soleil. Bien avant que ne vienne cet instant. Bien avant que ne vienne la ville, avec ses foules sombres et dociles et ses morts recommencées.

Au milieu de toutes les vies que j'avais traversées, c'est comme si elle avait toujours été là, à la manière d'une lueur plusieurs fois entraperçue, puis disparue, attendant patiemment d'être formulée dans un nouveau visage plus approximatif, plus éloigné de celui qu'année après année, par emprunt à mes déceptions, j'avais inventé à l'effigie encore à venir de Winona, de ses yeux, de ses lèvres, de son sourire, de son rire, de sa peau consentante, de la musicalité toujours amicale de sa voix.

Et elle voyait bien, Marvyline, que j'avais envie de m'ouvrir la poitrine tellement je me sentais malade de ne pouvoir la blottir contre moi, fort, très fort, jusqu'à ce qu'elle entre dans mon corps.

Et l'on aurait dit qu'elle attendait que je l'emmène avec moi, là-haut, au bout du pays. J'attendais aussi, mais sans pouvoir lui donner une parole. Alors elle a fait un pas jusqu'à moi.

Ne crois jamais ce que raconte Winona. C'est pas qu'elle aime mentir. C'est simplement qu'elle ne sait pas elle-même où se trouve la vérité. C'est tout ce qu'elle a dit, Marvyline, en posant une main ralentie sur mon épaule, comme pour me consoler ou m'avouer, à regret, que j'avais fait le mauvais choix, qu'elle avait, elle, mille fois plus d'amour que Winona à offrir et à recevoir, que ce n'était pas bien que la vie m'ait regardé dilapider toute cette promesse que je portais dans le cœur.

C'est trop de gâchis, a dit Marvyline.

Puis elle s'est éloignée, juste avant que la sirène des voitures de babylones ne s'arrête à hauteur du cadavre de Manuel.

Toute la semaine, il n'y a eu que ça, à chaque heure, sur l'avenue, des déballées d'auto biles avec, vautre à bord, une épidémie de reporters, d'associatifs et de gardes mobiles armés à bloc.

Pour autant, personne, dans la rue Fièvre et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour, n'était assez démangé de la cervelle pour diriger son doigt vers le dangereux qui avait allongé Manuel en pleine rue, en plein matin, de deux balles dans le trou du gosier.

N'empêche, Slack avait les yeux qui péttaient le sang. Et le poing qui se crispait. À cause de la montée d'agitation qui gangrenait dans le quartier.

Car, dans les rues de jour en jour plus échauffées, le bruit courait, comme une traînée vorace, que des officiels, très haut placés, avaient missionné leurs colons pour passer un lavement sur son dos, Slack. Et lui faire entrer fond dans la cabèche que ce n'était pas buvable, le dégoulis de sang qu'il avait vidé comme un malpropre sur le bitume.

Ce genre de bagasse-là, qui attirait trop les regards et les lichées de commentaires dans le pays, ce n'était pas pour récolter ça, Slack, qu'on tolérât ses pâles vindictes et ses rackets sans envergure.

Alors, s'il n'était plus en état de tenir la zone en soumission, qu'il ne se tracasse pas, va, on saurait lui trouver un doublon. Ici même. Dans ses propres milices, Slack. Un capo qui, sous cape, rêvait depuis longtemps de grimper sur l'estrade pour carrer à la place du gère. Et qui serait trop content de lui ferrailer, tout de rouge dans le derrière du crâne, une grainée de chevrotine plombée de clous.

Et Slack alors, baissant la tête, avait, tout repentant à ce qu'il paraît, promis-juré qu'il n'y aurait plus un seul mort arrangé sur l'avenue ou la rue Fièvre ou la rue Veille-aux-Morts ou la rue Sans-Retour.

C'est pour ça, sans doute, pour qu'il n'y ait plus de dévoiement dans le quartier, qu'il ne m'a pas fait sauter dans le même bataclan que Manuel. Il a juste envoyé jusqu'à l'usine deux mastas me déboîter les os, histoire de me faire comprendre, en une raide volée de boutous, que c'était lui et lui seul, Slack, qui avait la main sur les femelles en âge de danser le ventre à l'air, et qu'il fallait, n'est-ce pas, que j'aille chercher ailleurs que dans ses alentours un tout-venant de ma hauteur.

Le petit maco qui joue les délicats avec la femme des autres, pas avec Slack, non, avait lancé un des deux macoutes. On ne doit plus jamais te croiser dans le secteur. Tu entends ?

Et j'avais dit oui de la tête, avant de m'évanouir sous un nouveau coup de crosse fracassé dans la tempe.

Longtemps j'étais resté prostré dans un coin du hangar, frigorifié, endolori. Tétanisé par la panique qui régentait mon crâne depuis que les deux boskafs m'avaient annoncé, en rigolant, que Slack lui avait purgé la bouche, à Winona.

Je l'avais alors cherchée partout, ma Winona, pendant des heures, pour la rouler dans mes bras morts et lisser des baisers sur ses lèvres écorchées. Mais elle n'était nulle part, ni dans les rues, ni dans l'impasse, ni chez son paternel, dans la case qui restait sourde à mes appels à l'aide.

Elle se cachait peut-être, pour que je ne voie pas sa bouche lapidée.

Alors, je suis revenu jusqu'au dépôt, où Winona, si elle se résignait à marcher jusqu'à moi, à coup sûr, viendrait me dénicher. Et je me suis endormi en l'attendant. Un soir. Un autre soir. Un autre encore, peut-être.

Et un matin, quand j'ai ouvert les yeux, elle était là. Près de moi. Assise sur le sol du hangar. En train de douciner un mouchoir sur mon visage mangé par les plaies, la mauvaise barbe, la fièvre et la transpiration.

Elle a dit qu'elle était arrivée très tôt, après avoir traîné son corps pendant deux jours, pendant deux nuits, peut-être plus, après s'être enfuie du dispensaire, par la fenêtre, par peur des paperasseries qu'il lui aurait fallu remplir et des explications qu'elle aurait dû donner sur son état.

Et elle était restée, un long moment, à me regarder en train de dormir et délirer, dans la lumière rouge du tanker mouillé en face de l'usine.

Les policemen vont te pister pour te passer les fers. Parce que Slack dit à tout le monde de répéter que c'est toi qui as crevé l'existence de Manuel. Mais moi, je dirai que tu n'as jamais tiré sur personne. Je dirai que tu n'es pas un assassin.

Et lorsqu'elle s'est rendu compte qu'au lieu de l'écouter je fixais, accablé et tellement triste, ses lèvres abolies, elle a jeté sa main sur sa bouche et elle a, d'un seul coup, détourné le visage.

C'est pire que s'il nous avait tués, a gémi Winona. Et elle s'est échappée en courant.

Quand je l'ai rattrapée, sur le terrain vague, près de la raffinerie, dans un angle, coincée derrière une des remises, elle était à genoux, essoufflée, la tête effondrée dans les mains.

Alors j'ai mis le genou à terre, moi aussi, et j'ai écarté les doigts où elle cachait la laideur de sa bouche, sur laquelle j'ai laissé mourir un baiser qui rêvait de pouvoir lui guérir sa déchirure, ma Winona.

Sur le coup, elle a fermé les yeux, comme pour éteindre la lumière autour d'elle. Pour ne plus voir, peut-être, même en pensée faible, sa bouche tout entière brûlée. Sa bouche rose et rouge que Slack avait noircie d'un jet d'acide, pour la punir, et écraser nos avenir.

Et elle ne voulait plus que je l'embrasse. Elle détournait encore le visage, chaque fois que j'essayais d'ajouter un nouveau baiser sur sa bouche rose et noir. Et sa main, que je m'activais à chauffer dans la mienne, pendait, froide et malheureuse, presque inanimée.

Il y avait juste, Winona, sa respiration trouée de halètements. Il y avait juste un fil de lumière, sous ses cils, qui tirait un trait de larmes au soleil. Et, crochetée à ses lèvres, l'ombre de Slack qui balafrait l'aurore, comme un rappel à l'ordre, pour Marvyline, pour Lady B. Lakeisha et toutes celles qui viendraient, par la suite, ajouter un sillon aux bacchanales sans joie de la rue Sans-Retour.

Et ses épaules, Winona, élargies quand on faisait l'amour là-haut, à présent paraissaient frêles et rétrécies. Comme son dos courbé et sa nuque épuisée et ses genoux pliés où elle avait posé le ventre, comme pour s'assoupir et lentement disparaître de la surface inutile des jours.

Et Winona alors, à moitié endormie, s'est mise, comme sous hypnose, à parler des réjouissances qu'on se faisait, autrefois, unis au bout de l'île.

Mais elle avait beau me garder son sourire, je ne pouvais m'empêcher de revoir les yeux clairs qu'elle avait salivés sur le torse de Slack assis, peinarde, devant le cadavre ébréché de Manuel.

Pourquoi tu vas vers lui ? Dis-le !

Et comme je la secouais pour la réveiller, pour l'obliger à me vidanger ses vérités, Winona a laissé tomber la tête, comme si sa nuque, d'un coup, s'était cassée. Ou comme si elle voulait s'enfermer en elle-même, pour reprendre des forces. Car, redressant le buste, elle a levé vers moi des yeux froids assombris de mépris.

Tout ça parce que tu n'as pas mis tout le poids de ton sang pour me sortir du fond de cette impasse. J'espérais pourtant, sans oser me le dire, que ça viendrait de toi, la vie heureuse. Maintenant, elles doivent bien rire, les autres filles, à commencer par cette charogne de Marvyline qui n'attendait qu'une chose, me voir tomber.

Justement, Marvyline, je l'ai vue et elle dit... C'est qu'une saleté de menteuse et folle avec ça. Elle dit...

Chut ! Non ! Reste avec moi si tu veux. Mais pas d'excuse, pas de cérémonie. Rien. Écoutons la musique plutôt. Ça me repose, moi, les gens qui dansent sans se presser.

Au loin, c'est vrai, partie, on aurait dit, de l'avenue Maurice-Bishop, une musique molle venait mourir tout contre nos esprits. Une sorte de tango paisible ou quelque chose comme ça, tournant au ralenti dans le matin. C'était presque irréel comme envoûtement dans le quartier.

Ça doit être la mairie qui a banqué pour une nouvelle animation, j'ai dit. Ils ne savent plus quel encens parsemer pour assouplir nos mauvaises pentes.

Quand j'étais enfant, a répondu Winona, j'aimais bien, moi, ces musiques qui balançaient d'un air fatigué. Autour du manège. Sur la place. Tout en bois, le manège. Coloré. Tout en bois aussi, les chevaux, et tout plein de couleurs également. Et j'avais le tournis comme cavalière, mais je riais quand même. Et je lui faisais des signes de la main, à Doppy, toutes les fois que je passais, jupe au vent, à hauteur de son corps, fixe et fuyant, comme un point qui courait et pourtant revenait m'attendre, toujours à la même place.

À chaque tour du manège, il semblait arraché du sol, Doppy. Mais quand elle se retournait il était là, cloué, heureux de la voir si heureuse. C'est juste son visage, Doppy, qui semblait parfois déchiré par la vitesse des chariots et des pur-sang qui cravachaient, immobiles, dans le cercle bariolé des musiques et des cris emportés en arrière.

Et la musique parfois ne venait pas du manège, mais du cirque juste à côté, qui étalait son chapiteau, le temps d'ajouter au week-end les deux-trois merveilles qui donnaient à la vie l'allure d'une fête enfin recommencée.

Sauf que jamais, Doppy, il n'avait accepté de la conduire, Winona, à l'intérieur du chapiteau, pour qu'elle puisse frétiller devant les fauves et écarquiller ses yeux vers le ciel en zigzag des trapézistes suspendus en arcs de cercle.

Par crainte, à ce qu'on disait, qu'elle n'assiste, par là même, au spectacle du petit clown magique qui, paraît-il, ressemblait trait pour trait à Doppy et qui faisait toujours danser, au bout d'une laisse, une poupée en madras qu'il serrait, à la fin, sur son cœur, en lui sifflant des mélodies

joyeuses dans l'oreille, jusqu'à ce qu'elle s'endorme, la chiffonne, sans mauvais rêves. Et on voyait la poupée de plastique, pour de bon, bâiller, s'étirer, se blottir en soupirant, l'esprit endormi, dans les bras de son énigmatique dorlis.

Elle n'avait jamais vu, en vrai, ces féeries-là, Winona. Mais elle connaissait la musique. Par cœur. Qui passait à travers les volants enrubannés du chapiteau soulevé de chahuts, de ricanements, d'applaudissements.

Alors même qu'à côté, sur la place, exilée audehors car sans le sou, une foule amusée observait, à travers la fumée et l'odeur pimentée des brochettes, un couple de vieux corps édentés qui dansait, léger, aérien.

Comme pour éloigner la mort, de l'autre côté de la nuit, qui leur faisait de l'œil. Comme pour lui demander d'attendre un peu que l'orchestre ait fini de jouer et que la lumière, se souvenant encore de leur jeunesse défaite, se soit entièrement retirée.

C'est comme ça qu'il aurait dû finir, Doppy. C'est avec elle, pas avec moi, qu'il aurait dû apprendre à danser jusqu'au bout, a dit Winona, en parlant de sa mère disparue. Avec elle, pas avec moi. Avec elle.

Danser comme eux, là-bas, les petits vieux qui semblaient tellement s'aimer, malgré le temps passé à se souvenir de toutes les fois où ils avaient songé à se séparer pour la vie.

Danse triste et joyeuse à la fois, comme sont les nostalgies, vertiges réinventés, noires et lentes voltiges des parfums enrôlés au désir, dans la douceur pensive des étreintes encore à venir.

Et, à la faveur des palpations de la lumière ourlée à la pénombre de plus en plus conciliante, des couples rejoignaient des couples sous les étoiles.

Et il y avait plaisir, dans l'assistance réunie, à observer et commenter le frottement oisif des peaux se superposant à chaque pas, le mouvement rotatif des corps s'abandonnant avec souplesse l'un à l'autre, malgré leur âge, la familiarité paisible des visages et des souffles au plus près d'accomplir leurs baisers.

Et, dans la nuit réconciliée avec l'amour, la nudité transparente des hanches remuait sous la solennité facile des robes du soir que, l'alcool aidant, on croyait voir virevolter sur la piste mystérieuse.

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Elle n'avait jamais pu se faire, Winona, à l'idée que Doppy vienne la regarder danser dans l'im passe. Comme si elle avait peur d'être happée par ses yeux trop vides et par la gueule sans fond de sa volonté morte.

On dirait qu'il attend de danser avec moi.

Et ses jambes étaient paniquées, Winona, à l'idée de venir dans les bras de Doppy la faisant tourner comme un fond de souillures et de crasse autour du goulot d'un évier.

Si je lui tends encore la main, il va de nouveau m'aspirer, répétait Winona. Je n'ai plus assez de force pour ça. Je voudrais bien, mais je ne peux pas, je ne peux plus me laisser, brique à brique, démonter comme un mur.

Voilà ce qu'elle lui avait dit, un soir, à Doppy, qui lui demandait de rester avec lui dans la case.

J'ai pas besoin de tes consolations pour m'endormir, il lui avait lancé alors, d'un air bravache.

Et il avait, deux jours plus tard, rasé la moustache épaisse qu'il portait déjà, des années plus tôt, lorsqu'il s'était mis en ménage avec la mère de Winona.

Pour que ma bouche soit pure quand l'heure viendra d'y mettre le baiser de réconciliation, il avait dit.

Et plus jamais Winona ne le verrait avec du poil au-dessus des lèvres.

Mais bien des fois, par contre, elle l'avait surpris derrière la case, dans le jardin de la cour intérieure, debout, en train de faire des signes de croix, les yeux mi-clos, la tête relevée. Et il avait les yeux sombres qui observaient le ciel. Et il restait à marmonner, du matin jusqu'au soir, comme si sa bouche était une traînée de chapelets.

C'est à cette époque-là qu'il s'est rapproché, Doppy, de la Nouvelle Église, une des nombreuses fraternelles qui trafiquaient dans le quartier.

C'est eux qui lui ont retourné la tête. Avant, il ne parlait jamais avec des paraboles à chaque bout de phrase, disaient les vieillasses dans le quartier.

Winona qui, enfant, avait peur de leurs vastes corps, à ces dodones, était allée vers elles, un dimanche, à la sortie de l'église de Sainte-Thérèse, pour les interroger.

Et la litanie de robes noires et d'éventails fleurant la naphthaline s'était arrêtée, pleine de bonne volonté, pour l'écouter, Winona, malgré le

vacarme méthodique des cloches et le pépiement des marmailles engoncées dans leurs habits de cérémoniel.

Éva ? On se demande bien pourquoi elle est partie du jour au lendemain sans prévenir. Tout le monde l'aimait pourtant dans la rue Fièvre.

Malgré tous ses cancans et son sale caractère, avait ajouté une autre, l'air ailleurs. Comme si son esprit était revenu quelque dix ans en arrière.

Éva. Éva Noce, oui, c'est comme ça qu'elle se faisait appeler dans le voisinage. Mais il disait toujours « ma clandestine », Doppy. Comme s'il avait peur de la nommer, la mère de Winona. Ou alors il répétait, toutes les fois qu'il pensait à elle, qu'elle était comme une île trébuchée, son île à lui, à tout jamais perdue et retrouvée.

C'est pas normal qu'elle m'ait laissée du jour au lendemain, sans se retourner.

Voilà ce qu'elle lui avait dit, Winona, à son pater. J'ai des bribes dans ma tête. J'ai des morceaux de son visage. Et de son sourire lorsqu'elle me regardait manger. J'entends sa voix qui me répétait de cesser de me tortiller quand elle tirait le peigne à démêler dans mes cheveux. Et, derrière moi, debout, il y avait l'odeur de son ventre macéré au soleil, qui se mélangeait aux allures vertes de la vaseline à l'huile d'avocatier. C'est des émotions que j'ai jamais pu oublier. Et elle avait accusé Doppy d'avoir lui-même livré la clandestine à la police.

Parfaitement, on dit que c'est toi qui l'as dénoncée. On dit que c'est toi qui as appelé les sans-grade de la frontière pour qu'ils viennent la bloquer. On dit que tu as fait ça pour la punir de tous les hommes qu'elle faisait venir dans la case quand tu étais, le soir, à la capitainerie.

Et Doppy alors avait parlé, sans qu'elle mesure très bien à ce moment-là, Winona, le sens réel des bavardages du vieux.

Déjà, un archipel, avait sorti Doppy, c'est comme une vraie passoire, avec de l'eau de mer qui pisse par tous les trous. Mais même une île, une île toute petite, sans grosse altitude ni trop long souterrain aquatique, ce n'est pas possible de la mettre sous contrôle total. On croit toujours que c'est les terres les plus gigantesques qu'on n'arrive pas à enfermer dans des barrières solides. Mais les îles, aussi minimes qu'elles soient, c'est pareil. Autour, y'a rien que des frontières liquides. Il faudrait, pour pouvoir les mater, ces flottaisons de chair libre, ceinturer toute l'eau qui

bâille autour. Et aucun homme, malgré toute la volonté du monde, n'a les moyens de s'enchaîner dans une folie pareille.

Voilà comme il avait parlé, Doppy. Et c'est des années plus tard, en se remémorant ces paroles impossibles, qu'elle comprendrait, Winona, qu'il était peut-être un tyran bien plus intraitable que Slack.

Slack, c'est un genre différent, me confierait-elle, le dernier soir, en passant le bout de ses doigts sur la croûte démangée de sa bouche brûlée à l'acide. Avec un colon comme Slack, il n'y a pas de mésentente possible. Ou tu es sa danseuse ou tu tournes le dos à l'impasse. Y'a pas de troisième terme à inventer. Avec Doppy, dans ma tête, ça a mis du temps avant que ce soit aussi simple. Il était tellement proche, tellement identique, que ça ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il pouvait être le pire et le meilleur à la fois. Pourtant, lui aussi, il n'a jamais voulu que je m'échappe, pour avoir un petit coin de pensée rien qu'à moi. C'est lui, pendant longtemps, qui dictait comment je devais m'habiller ou manger. Qui je devais aimer ou bien haïr. À quelle musique, à quelle danse je devais donner mon corps ou non.

Et il voulait qu'elle ne danse qu'avec lui, comme lorsqu'elle était enfant, Winona, et qu'il l'emmenait écouter la musique lente des chevaux de manège, avec leurs sortilèges de bois coloré qui, à mesure qu'elle grandissait, Winona, lui touillait des nausées de plus en plus fortes et lui mettait au fond du cœur de constantes envies de vomir.

Chaque fois qu'il s'approchait de moi, j'avais envie de crier. Mais ma voix restait morte, et c'est mes yeux qui hurlaient et l'obligeaient à reculer. Et je restais des heures entières cloîtrée dans la salle de bains, attendant qu'il s'en aille de la case ou qu'il s'enferme, derrière, dans le jardin. Et quand j'étais sûre d'être seule, je sortais et je courais vers la ville, vers les rues, vers l'avenue, et je recommençais alors à respirer sans me sentir restreinte. Alors, quand Slack est sorti de la nuit pour arrêter son Hummer gigantesque à mon niveau, eh bien, contrairement à tout ce qu'on raconte dans le quartier, il n'a pas eu besoin de me cogner pour que je le suive jusqu'au bout de la rue Sans-Retour.

C'est pas la première fois que je te vois monter descendre d'un bout l'autre de l'avenue, avait dit Slack en ouvrant la portière.

Et elle avait sauté d'elle-même, Winona, dans le 4 [dotmath] 4, en refermant, comme une libération, la lourde portière d'acier derrière elle. Et Slack lui avait souri, avant de redémarrer.

C'est le premier contact réel qu'elle avait eu avec lui, ce sourire. Et plus tard, même dans les pires moments qu'il lui ferait passer, c'est toujours à ce sourire-là qu'elle reviendrait, Winona, comme à un point d'origine où son histoire avec Slack prenait et perdait en même temps tout son sens.

Il ne m'a pas tout de suite emmenée dans sa case, a dit Winona, d'une voix blanche, comme si elle était seule, loin de moi, imbibée dans ses souvenirs.

Tout ce qu'on a fait, Slack et moi, c'est rouler en ville. On a roulé un bon moment sans se parler. Pas besoin. De temps en temps, on se regardait, c'est tout, et on se souriait encore.

Et comme Winona tremblait, à cause du froid de la nuit avancée qui entrait dans ses os, Slack a remonté les vitres.

Tu veux qu'on y aille, tu veux que je te prépare un petit quelque chose de chaud à siroter ?

Et elle avait dit qu'elle voulait, Winona.

Ici, il n'y a que moi qui aie le droit d'entrer. Per sonne ne viendra nous déranger, il lui avait dit, Slack, en garant le 4 4 devant une des arrière-cours de la rue Sans-Retour.

Et, une fois à l'intérieur, il lui avait bichonné un bol avec du chocolat à la cannelle couplé avec du rhum. Et comme elle aimait ça, Winona, il lui avait donné un autre bol, et puis un bol encore, et puis un autre. Et elle était de plus en plus joyeuse car de plus en plus saoule, Winona.

À boire ! Encore ! elle ricanait en le regardant avec des yeux reconnaissants.

Mais Slack a prévenu, en grondant comme un animal blessé, qu'elle avait bu assez.

Reste digne, il lui a dit, d'un air sévère.

Mais elle riait encore, Winona, en découvrant ses cuisses lisses et luisantes qui s'ouvraient, se fermaient, s'ouvraient de nouveau, laissant l'œil incrédule de Slack aller venir sur les festoiements dénudés de sa peau.

Et elle était loin de se douter, lorsqu'il l'a prise par la main pour la conduire jusqu'au matelas posé à même le sol, qu'il lui faudrait le partager avec d'autres querelleuses. Elle était loin d'imaginer qu'il ne serait jamais à elle toute seule.

C'est ça qui a été le plus dur. C'est ça que j'ai jamais pu lui pardonner, les journées vides.

Les journées, assise dans la grande case, au milieu des autres filles, devant la télé, à attendre sans rien faire, que Slack se décide à l'emmener en promenade ou alors lui commande de venir s'allonger près de lui.

T'en fais pas, bientôt tu auras à nouveau des réconforts, il lui avait sorti un soir, en butinant des doigts à travers le volant de la nuisette dans laquelle elle s'était aguichée, Winona.

Les gens vers qui tu m'emmènes, dans ces hôtels dorés, c'est pas du réconfort, elle avait répondu, en passant, avec douceur, l'une après l'autre, ses mains sur le crâne rasé et lumineux de Slack.

Faut pas faire des choses pareilles, avait murmuré Slack, en dégageant sa tête de l'étreinte caressante où Winona l'enveloppait.

Pourquoi est-ce que tu ne veux pas que je t'aime ? elle avait demandé.

Pour aller où ça déjà tous les deux ?

Eden Ouest, elle avait souri, Winona, l'œil envahi par des mondes intérieurs.

Tu es encore plus maboule que tout ce que je m'étais dit.

Non, non, elle avait protesté. C'est mon père, c'est Doppy qui m'a dit où ça se trouve, Eden Ouest.

Tu crois vraiment que ça existe sur terre, ce genre de monde à part ? Mais d'autres avant toi y ont cru, espèce de tarée. Et, année après année, siècle après siècle, ils se sont cassé l'intérieur du crâne sur l'Atlantique et ça leur a sali le sang pour toujours.

Tu mens ! a lancé Winona.

Et Slack alors l'a giflée.

Habille-toi maintenant. On part dans moins d'une heure. Alors, mets plein de parfum là où tu sais.

Tu avais promis de ne plus lever la main sur moi.

Tu n'as qu'à te tenir droite. Et d'ailleurs, j'ai quelque chose pour toi. J'ai failli oublier, il a ajouté, en allant dehors, jusqu'à sa voiture.

Puis il est revenu avec un papier gras froissé d'où il a sorti une grosse lèche de viande hachée crue.

Va falloir que tu te forces à manger, tu maigris à vue d'œil. Moi, je veux que tu aies de la chair, tu comprends ? Tu veux tout de même pas qu'on croie que je ne peux pas te nourrir ? C'est ça que tu veux ? il a hurlé en la dévisageant avec fureur. Mais j'ai les moyens, moi. Je peux te

remplir la panse, il lui a souri de toute sa gueule où manquaient plusieurs dents.

Et l'empoignant d'un coup par le menton, il lui a enfoncé une part de viande dans la bouche.

À genoux et mange ! Mange ou je te cogne !

Et il est resté à regarder, fasciné, la mâchoire résignée de Winona ruminer le lambeau de viande forcé, qui la mettait, on aurait dit, au bord de la rupture et de l'évanouissement.

Et, dans la totalité pesante du silence que seul ébréçait le bruit de la mastication lente et engouée, Winona semblait flotter. Tout son corps était relâché, sans résistance, à l'abandon, comme sous l'emprise d'un envoûtement. Tandis que son esprit dévissait, n'imprégnant plus le défilé, en roue libre, de la vie qui l'environnait.

Seule sa mâchoire, allée-venue de nerfs et de muscles attentifs à la volonté mauvaise de Slack, paraissait, à la manière d'une raison folle, comprendre et adhérer à la logique insensée des tracées sur lesquelles il était en train de la conduire. Et sa salive, Winona, suspendue aux doigts graisseux de Slack, à leur enduit de viande rouge, attendait, tranquille, étonnée, humiliée et réjouie à la fois.

Slack, l'œil éclairé d'une étonnante vitalité, était en sueur, épuisé lui aussi, ahuri, béat.

Tu as tout mangé, c'est... c'est bien..., il bégayait, en essayant de régler sa respiration.

Winona alors s'est levée et est allée ouvrir la fenêtre, comme pour s'arracher à la beauté hideuse du couple qu'elle formait avec Slack, et en même temps ventiler la buée des transpirations qui encombraient la pièce.

Sors ! elle lui a dit alors, très doucement.

Et Slack a levé vers elle des yeux misérables.

Je pourrais te tuer si je voulais, il a gémi, en sortant de la ceinture de son jean un pistolet qu'il a pointé sur la poitrine de Winona.

Mais Winona le regardait avec des yeux inouïs, sans comprendre ce qu'il jactait et encore moins ce qui venait de se passer entre eux.

Plus d'une fois, depuis le premier soir où elle l'avait suivi, Slack était entré en elle, sans chaleur, sans précipitation. Comme à reculons. Comme pour juste marquer qu'elle était sa propriété. Et là, avec un morceau de viande crue dans la main, il venait, pour la première fois en six mois, de natter avec elle une étreinte aboutie.

Slack, cependant, restait muet. Comme s'il y avait une cassure dans la définition qu'il avait de lui-même. Comme si son esprit était trop en désordre pour parvenir à remettre à leur place les parois fracturées.

L'air, malgré la fenêtre grande ouverte, restait en arrêt. À observer, de biais, la figure imprécise de Slack où couvait un œil honteux et inquiet qui la questionnait en silence, Winona sentait qu'elle était en danger. Qu'à un mot ou un geste mal interprété, Slack pouvait en effet l'abattre d'une balle en plein cœur.

S'il te plaît, sors ! Laisse-moi seule, au moins cette nuit-là, elle a supplié, d'une voix encore plus douce que précédemment. Comme si elle avait peur de réveiller Slack de l'étrange absence où il semblait tombé.

Alors, sans le quitter des yeux, elle s'est avancée jusqu'à Slack, debout à présent, bras ballants, inutile, au milieu de la pièce. Elle l'a pris par la main. Et Slack s'est laissé conduire jusqu'à la voiture.

Va, on se verra demain, elle a dit.

Et Slack alors a démarré.

Il est resté plusieurs jours sans réapparaître. Puis, un soir, il est revenu, avec une nouvelle offrande de viande grasse à la main. Et Winona, une fois encore, a donné sa bouche rose et rouge à la fois.

Et jamais, les fois suivantes, elle ne songea à repousser l'étrange fornication qu'il lui inventait et par où Winona, désormais, le tenait enchaîné.

Parfois, après m'avoir fait manger, avoua encore Winona, il restait de longues minutes sans rien dire, à regarder ma bouche, que son doigt, de temps en temps, lissait avec le gras resté collé sur le sac en papier. Et son œil absorbé me faisait l'effet d'un gros œuf qui risquait à n'importe quel moment d'éclater à mon visage. Et la vérité, c'est que, tôt ou tard, je savais qu'il réagirait. Qu'il sauterait sur la première occasion pour se libérer de moi.

A entendre Winona vider son cœur contre mon cœur, je ne savais plus quoi dire. J'étais aba sourdi à l'idée qu'elle avait pu, même un seul jour, avoir des sentiments réjouis pour Slack. Et ma langue, restée vide, ruminait des décombres et des plis d'amertume.

C'est pas pour te rendre malheureux que je suis venue. C'est pas pour être mauvaise que j'ai tout déposé à tes pieds. C'est parce que je voulais que tu me connaisses comme je suis. Pas seulement avec ma figure calcinée de l'extérieur. Mais aussi avec tout ce qui ne se voyait pas.

Et elle a parlé encore de longues minutes, Winona. D'elle. De Slack. Des nuits closes qu'ils avaient passées ensemble, loin des autres filles qui jappaient sans oser protester devant Slack.

Elle a parlé de l'enfant qu'elle lui avait demandé et qu'il avait refusé de lui donner, un soir où, comme s'ils avaient fait l'amour, Slack lui avait enfoncé des boulettes de viande crue entre les dents.

Les gens comme nous n'ont pas d'enfant.

Ne sois pas trop dur avec toi, avait répliqué Winona.

Et qu'est-ce que je vais lui dire à ce marmot, quand il voudra savoir ce qu'on a fait de nos existences ?

Et Winona n'avait pas su quoi répondre.

Alors, tu vois, il ne faut pas mêler l'enfance à notre condition. L'innocence doit rester à l'innocence. Et puis, où ça nous mènerait ?

Ça veut dire que tu n'as pas de bonne passion pour moi.

C'est la vérité, a tranché Slack. Tu n'es rien pour moi. Tu es là, mais si demain tu disparais, ça ne me gâchera pas l'humeur plus que ça. Au contraire. Depuis que je te traîne dans mes parages, j'ai le caractère qui a tendance à s'installer dans le sirop. Mes soldats disent même, dans mon dos, que tu te permets de leur manquer de respect. Que tu les nargues avec tes fentes. Que tu fais comme si tu étais leur patronne. Que tu m'as quimboisé, quoi ! Qu'il faut que je me ressaisisse tant qu'il est temps. Et que je te corrige, même sans raison, devant tout le monde.

Tout ce que je voulais, c'est me sentir moins seule, a dit Winona, en se cachant la tête dans le drap pour que Slack ne la voie pas pleurer.

Et ce n'était pas seulement ses yeux, mais tout son corps, elle avait l'impression, qui était devenu liquide. D'un coup, elle s'est évanouie, sans qu'elle ait le temps de se tenir le front ou de secouer la tête.

Lorsqu'elle est revenue à elle, Slack n'était plus là. Alors, elle est allée dans l'impasse et elle a passé la nuit à danser comme une dératée. Au

matin, exténuée et écœurée d'elle-même, elle est entrée chez son père, pour se faire chauffer un bol de café au lait et sortir de sa bouche ce vieux goût sauvagin qui saignait comme un abcès dans la région du sentiment.

C'est comme s'il m'avait craché dans le cœur, tu vois ? Alors, quand tu m'as proposé de venir avec toi, là-haut, au bout de l'île, je n'avais plus rien à perdre, j'ai dit oui. Sans savoir que ça nous mènerait si loin. Sans savoir que tu me redonnerais la vie.

Voilà ce qu'elle voulait me faire comprendre, Winona. Mais je ne l'écoutais plus. Je flottais. Comme flottent les îles mortes. Et l'écho des paroles de Winona, de plus en plus évidées de leur sens, flottait lui aussi dans ma tête, telles des vapeurs d'alcool.

Dis quelque chose, nom de Dieu ! Dis que je suis une mauvaise. Dis que tu veux que je paye. Mais, par pitié, Évane, ne reste pas là sans un mot, avec des yeux farouches. Parce que tu n'as pas le droit de me regarder comme ça, non. Parce que j'aurais des choses à dire, moi aussi. Parce que je ne sais pas, hein ! quel jeu sombre il y a entre Slack et toi, à propos de mon corps. Mais lui, au moins, il n'aurait pas attendu, sans rien faire, qu'on vienne tranquillement me dérailler la bouche.

Comme je ne répondais pas, elle s'est levée alors, énervée. Elle a marché quelques mètres. Elle est revenue sur ses pas. Elle a regardé ses pieds jouer dans l'herbe. Puis elle s'est de nouveau assise près de moi et, au bout d'un temps, elle s'est couchée, la tête posée sur ma cuisse.

Alors j'ai baissé les yeux vers elle. À part sa bouche et ses yeux alourdis par les peines, rien dans son apparence n'avait changé, et j'avais pourtant l'impression que ce n'était plus la même femme qui s'était endormie, nue, contre moi, là-haut, autrefois, au bout du pays.

J'étudiais sa figure, ses cheveux tressés noirs, ses petites oreilles, sa peau toujours trop bien entretenue, sa poitrine qui montait et son nez qui enflait chaque fois qu'elle reprenait de l'air. J'essayais de voir ce qu'il y avait, tapi derrière son visage, derrière son regard refermé comme un pli que je n'avais pas su entrouvrir, malgré les ivresses épanchées, dans la confusion des aurores et des nuits que nous avons passées à nous susurrer les serments qui, à présent, encombraient nos silences du sanglot de leurs rancœurs mauvaises.

Ce n'est pas ta faute, Évane. Ici ou ailleurs. Là et pas là. On ne sait pas où je suis. C'est comme ça que la vie m'a faite. Je ne sais même pas depuis quand je suis comme ça. Pour moi, ça n'a ni fin ni

commencement. Tu as le droit de m'en vouloir. Mais on est déjà vieillis, toi et moi, même si on n'est encore que du petit bois. Et, à mesure qu'on prend de l'âge, on ne se souvient que du bonheur, tu sais. C'est ça qui est doux. Comme après les lendemains de guerre. Quand on enterre les morts au petit matin.

On a fait le compte des disparus. On a fait le décompte des amours mortes au champ d'honneur, sans clairon, sans fanions engouffrés dans le vent. Et ce qui reste à se repasser sur les écrans, c'est juste des images de réconciliation. La mémoire se raccroche à des lambeaux de jours heureux et c'est ça l'essentiel.

Moi, je t'ai pris comme tu es venu, Évane. Avec tes rêves bloqués et tes chemins qui ne nous menaient nulle part. Alors, il ne faut pas me demander d'aller au-delà de ce que je peux donner. Là où je n'ai plus d'appui pour pouvoir prendre mon élan et nager jusqu'au bout de la mer.

La magie ne peut pas durer tout le temps. À un moment, il faut redescendre du haut de l'île et regarder les gens qu'on croit aimer, en face, dans leur laideur vivante, et savoir si oui ou non, malgré ça, on peut continuer à vivre sans eux. Faut pas se mentir. C'est comme ça que ça se passe, Évane. Partout. Chaque jour. On ne s'envole jamais très haut. On rase les vagues et puis on se pose. En se réveillant avec, à la place des ailes, une peau ordinaire, faite pour les caresses autant que pour les cicatrices.

Maintenant, c'est toi qui vois, a ajouté Winona. Moi, je vais juste attendre que la nuit se délaie. J'ai pas envie de me montrer dans le grand jour. Et après je vais m'en aller. Seule, s'il le faut.

Alors, sans trop savoir qui exactement parlait en moi, je lui ai dit que c'est toujours à elle que je pensais, dès que la vie m'en laissait le temps, Winona, que je l'aimais toujours, plus que tout, et que je l'accompagnerais jusqu'au bout.

Jusqu'au soir, rester là, sans rien dire. Dans la remise où elle avait fini par se réfugier, pour échapper à la lumière. Juste attendre, en la tenant par la main. Sans regarder sa bouche déchiquetée par l'acide. Sans jamais essayer d'y prendre un baiser.

Et je suis resté, dans la nuit revenue, assis à côté d'elle, à lui caresser, à la manière d'un somnambule, le bout des doigts. Et même, de temps en temps, je mettais les baisers interdits sur sa bouche indifférente, espérant

peut-être ainsi lui redonner un peu de mon souffle et, en retour, absorber la rancœur souterraine qui, par moments encore, lui gangrenait la face.

Nous avons passé la fin d'après-midi côte à côte, au milieu des vieux bidons d'essence et des tonneaux rouillés. Toute la nuit, je lui ai tenu la main. Et au matin, dans les premiers grains du jour, c'est elle qui m'a réveillé.

Elle a dit, d'une voix épuisée, qu'elle était heureuse d'avoir passé une nuit entière auprès de moi.

Qu'elle avait réfléchi. Que je pourrais, plus tard, dans la soirée, venir la rejoindre dans sa case. Mais qu'il fallait que je sois plus prudent, cette fois-ci ! Au moins jusqu'à ce qu'elle trouve un moyen de nous sortir de cet engrenage-là.

En ramassant nos petites économies, même si ce n'est pas grand-chose, on verra ce qu'on peut faire pour s'en aller de ce pays maudit. Peut-être même qu'il pourra nous aider, mon père. Et puis, il faut bien qu'il te voie de près, au moins une fois, avant qu'on s'échappe pour de bon.

C'était la première fois qu'elle m'invitait à entrer dans la case, chez son paternel. Et j'ai dit oui, que je viendrais, tout de suite, si elle le demandait.

Mais elle se sentait fatiguée, Winona. Elle voulait rentrer, à présent, mettre un peu d'ordre dans ses affaires et ses esprits, discuter un peu avec Doppy, l'embrasser sur le front, se laver et s'allonger, quelques minutes, dans un vrai lit.

Toutes les fois que je venais, le matin, la récu pérer, Winona, il se plantait derrière la fenêtre et le rideau entrebâillé, Doppy, et il nous dénigrait du regard, sans un mot.

Moi aussi, il ne me parle plus beaucoup, disait Winona. Il reste des heures à dévisager ma photo, c'est tout.

Une photo en noir et blanc et jaune laminée par le temps, où elle riait, Winona, et regardait la vie droit dans les yeux. Pas de reproches, de renoncements. Juste son regard qui attendait, avec voracité, les jours heureux, lorsqu'elle était enfant. Toute neuve. Non résignée.

Jamais elle n'a su ce qu'il avait voulu de la vie, Doppy. Partir. Loin du quartier. Loin de la ville. Loin du pays. Vers Eden Ouest. Même s'il n'avait jamais voulu admettre qu'il en rêvait, lui aussi. Partir ou rester là, pour subir et prier Dieu dans les églises du quartier, en attendant la fin du monde.

Et à présent, il était là, Doppy, tout près de moi. Dans son pantalon trop grand pour lui et sa chemise à carreaux délavée. Minuscule, Doppy. Muet lui aussi. Et immobile. Comme enfermé dans un cercle. Attendant, on aurait dit, que quelqu'un se décide à lui tendre la main, pour le sortir de son cauchemar et lui donner les pardons que Winona n'avait pas eu le temps de lui délivrer.

Il n'a rien dit quand je suis entré dans la case. Dans la grande pièce avec ses seules deux chaises, ses deux fauteuils, sa télé, son unique table. Et son grand lit. Où il avait dû, bien des fois peut-être, Doppy, dormir en tenant Winona enveloppée, comme une prisonnière, dans ses bras.

J'étais là, debout, derrière lui. J'attendais. Au bout d'un moment, il a tourné la tête vers moi. Et j'ai vu alors combien le chagrin, ajouté à l'emprise du rhum, rendait ses yeux exorbitants.

Elle a dit que tu allais sûrement venir. Elle m'a dit : sois gentil avec lui. Et elle m'a embrassé, plusieurs fois, a murmuré Doppy.

Alors, j'ai avancé vers lui, lentement, très lentement. Comme si j'étais au bord du vide, moi aussi, et qu'il fallait que je m'appuie à la nuit pour pouvoir tenir mon corps en équilibre.

J'avais chaud. J'étouffais. Le col même de mon T-shirt, on aurait dit, essayait de m'étrangler. J'avais les genoux qui flanchaient. J'allais m'évanouir. Mais Doppy m'a saisi par le bras juste avant que je ne tourne de l'œil.

Si c'est comme ça que la vie a voulu que ça se passe, faut pas aller contre. Faut rester là et puis attendre, il a expliqué, en me secouant.

Et c'était impossible alors de dire si c'est le rhum ou la douleur ou leur mélange qui rendait ses yeux si rouges.

C'est toi qui l'as tuée ! a lancé Doppy. Si ce n'était pas toi, jamais ils ne me l'auraient prise. Ils sont venus. Ils ont défoncé la porte. Ils se sont jetés sur elle. Ils étaient tout un groupe. Les milices de Slack.

Slack n'est plus là pour protéger ton corps, ils lui ont sorti, à ma fillette, en lui donnant des grandes calottes, là, sous mes yeux.

Ça fait des mois et des mois que tu dances comme une vagabonne sous notre nez, tu crois que ça ne nous mettait pas les nerfs à l'envers ? Eh bien, Slack n'est plus là pour te permettre de jouer à la grande dame. Il n'y a plus son odeur tenace sur toi. À présent, tu es la femme de tout le monde.

Et ils lui ont déchiré les vêtements. Et ils se sont baissé le pantalon. Et quand j'ai vu toutes les saletés qu'ils commençaient à lui dévoyer, j'ai eu la tête qui s'est mise à tourner et je suis sorti, à reculons, dans la ville noire.

Et j'ai marché, marché, toute la soirée, dans la rue Fièvre et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour et l'avenue Maurice-Bishop. Et quand je me suis rendu compte que je tournais en rond, que je n'avais nulle part où aller, pour trouver quelqu'un à qui parler, vers qui pleurer, hurler ou bien me plaindre, alors je suis revenu à la maison. Et elle était là, par terre, ma petite fille chérie. Dépenaillée. Battue. Meurtrie. Assassinée.

Non, ne regarde pas, a gémi Doppy, au moment où je m'apprêtais à lever le drap blanc tacheté de sang qu'il avait posé sur le corps de Winona étendu sur le sol.

Elle n'aurait pas aimé que tu la voies dans cet état-là. Tiens, prends, c'est tout ce qui me reste d'elle, il a ajouté, en me montrant la photo de Winona qu'il tenait dans la main.

Et il a traîné la dépouille enveloppée jusqu'à un petit débarras qui semblait servir de salle de bains. Il s'est arrêté pour regarder la traînée de sang qui s'était étirée comme une bave sur le linoléum. Puis il est entré dans la petite pièce, avec le corps de Winona. Mais il est vite ressorti, seul, transpirant, les yeux hagards, en refermant violemment la porte derrière lui.

Tu es ce qui lui est arrivé de meilleur, a dit Doppy, en haletant comme s'il était au bord de l'asphyxie. Moi, tout ce que j'ai su faire, c'est la regarder danser, sans pouvoir la sortir de l'impasse de la rue Sans-Retour. Mais n'aie pas peur, on va la nettoyer tous les deux. On va lui donner les onctions qu'elle mérite. Hein, tu vas m'aider ?

Mais avant, il faut que je reprenne mes forces, il a ajouté, en courant presque jusqu'aux verres et à la bouteille de rhum rétamés sur la table.

Il s'est giclé une grande rasade. Et il l'a bue d'une traite.

T'en fais pas, il a lancé, en s'essuyant la bouche avec le dos de la main, là où elle est, elle est bien à présent. Comme quoi, il n'est jamais trop tard.

Si tu veux, tu peux rester ici tant que tu voudras, il a dit encore, en se versant un autre verre. Ça ne me dérange pas. Mais avant, faut l'emmener vers les paradis qu'on lui avait promis.

Alors, je me suis laissé tomber sur une chaise, près de la porte fracassée par où s'échappait la nuit lumineuse. Et j'ai fermé les yeux en m'efforçant de respirer très calmement.

Il va falloir que tu m'aides, tu entends ! a crié Doppy, en me secouant, une fois encore, par le bras. Tiens, bois.

Et il m'a tendu un verre de rhum plein à ras bord.

Il faut que tu sois solide, il a fait, en me regardant vider la soiffée. Je ne pourrai pas y retourner tout seul. Je ne me sens pas l'envie, tu comprends ?

Et je pressentais, en effet, que jamais il n'aurait la force d'entrer, en solo, dans la salle de bains. Et moi non plus d'ailleurs.

On regardait tous les deux par terre, sans pouvoir déplacer une jambe, le sang se raidir sur le sol. Et il transpirait autant que moi, Doppy, à cause de l'alcool peut-être. Et de la lumière, au-dessus de nos têtes, qui paraissait trop forte, trop jaune.

Et Doppy me trouait les yeux de son regard mauvais et fou. Il avait les mêmes yeux que Winona. Des grands yeux noirs et froncés qui me tournaient autour comme les mouches, au-dessus, tout autour de l'ampoule, qui zonzolaient sans savoir où se poser sans se brûler.

Et dans ma tête échauffée par le rhum, il n'y avait plus que leurs bruits d'ailes, à ces saletés d'insectes, seuls bruits vivants alors, que je n'osais pas chasser, par peur peut-être que mes mouvements eux-mêmes soient trop bruyants, et indécents, et ne déclenchent alors dans la bouche de

Doppy une catastrophe que je n'aurais pas été en mesure d'entendre sans m'effondrer.

Mais il ne disait toujours rien, le vieux. Il me regardait avec les mêmes yeux durs et méprisants qu'elle avait posés sur moi, Winona, la veille au soir, sur le terrain, près de l'usine de la Sara. Lorsqu'elle m'avait reproché de ne pas avoir eu, pour la libérer de Slack, la main plus brave et meurtrière.

Il ne bougeait toujours pas, Doppy. Et moi non plus. Mais c'était clair, vu comme j'avais chaud et comme je transpirais, que le temps ne pouvait pas rester comme ça, indéfiniment en attente, que, comme l'ampoule au-dessus de nos têtes, il allait finir par péter son vitrage et cribler notre visage et nos yeux, à Doppy et à moi, de ses petites pointes accélérées.

Mais je n'arrivais toujours pas à décoller mes jambes pour les sortir de tout le tremblement inerte qui les accorait l'une contre l'autre, à la chaise. Et lui non plus, Doppy.

C'est comme si on s'attendait à une attaque d'une minute à l'autre, tous les deux, là, enfermés dans le même silence. Et cette attente, qui peut-être n'avait duré que quelques secondes, mais si longues et si lourdes, pesait de tout son poids de fatigue et de désespérance sur nos muscles.

Parce que ça fatiguait d'être là, comme ça, sans bouger, juste les yeux et le cœur, et la peau qui respirait mal, oppressée de petits tremblements excités, et le souffle empêché. Et on étouffait, tellement l'air était devenu brûlant, trop épais pour être utilisable par nos narines.

Et la chaleur, malgré la porte d'entrée restée ouverte, refusait de se retirer pour laisser venir, du dehors, les fraîcheurs capables de nous délivrer des crispations et des antipathies qui nous accablaient sans pouvoir encore s'extirper.

Si tu avais été moins minable, a dit Doppy, jamais ils ne l'auraient piétinée, ma petite. Mais personne ne te craint, personne ne te respecte dans le quartier. C'est pour ça qu'ils sont passés sur elle, sans même prendre la peine de se masquer. Pour te faire sentir que tu n'es rien. Que jamais tu n'auras la capacité de demander réparation à qui que ce soit ou de marcher sur Slack pour te faire toi-même justice. C'est pour ça aussi qu'ils ne se sont même pas donné la peine de t'abattre. Pour eux, tu ne vaux même pas une balle perdue. Hein, tu ne dis rien ?

Et je ne disais rien, en effet. Mon œil, agrandi par l'épouvante et l'alcool, s'était simplement mis à tourner dans la pièce et la chaleur,

comme s'il mendiait un mot, une prière oubliée, un geste dessiné que Winona, peut-être, avait laissés pour moi, sur une chaise, sur l'étagère, sur le lit làbas, chiffonné dans un coin, ou sur la table où des mouches, détachées de l'ampoule, cherchaient au fond du verre de rhum suri un restant de sucre grainé sur les citrons séchés.

Mais il n'y avait rien pour moi, aucun message, juste les yeux exorbités de Doppy et ses lèvres qui tremblaient de dépit et de ressentiment. Et j'ai compris d'un coup qu'il ne m'avait jamais aimé.

Maintenant, tu ne peux rien faire, elle est à moi, il a dit, avant de courir coller son oreille à la porte. Winona, tu m'entends ? Je t'y emmènerai, moi, à Eden Ouest. Tu peux être sûre, à présent. Je te promets, ma Winona, il s'est mis à pleurnicher. Winona, mon bébé, je suis là, je vais venir. Laisse-moi juste le temps de m'habituer.

Il était trop triste à regarder. Alors je me suis levé pour aller éteindre la lumière et je suis venu moi aussi me coller contre la porte. À côté de Doppy. Parce qu'il était, que je le veuille ou non, le père de Winona. Et que sûrement, si elle avait pu parler, elle m'aurait demandé de prendre sur moi, pour le soutenir.

Non. N'ouvre pas. C'est pas toi qu'elle attend, a paniqué Doppy, au moment où j'avancais la main vers la poignée.

Mais il ne se décidait toujours pas à entrer dans la salle de bains. Comme s'il avait peur. Comme s'il savait, par avance, que son corps cassé par la douleur serait trop faible pour repousser cette vaste rumeur de sang qui venait de dessous la porte. Comme s'il savait, d'avance, qu'une fois passé de l'autre côté, dans la lumière humide et froide, il devrait se faire à l'idée monstrueuse que plus jamais il ne la verrait debout, sa petite fille assassinée.

Et il le retardait le plus possible, ce moment vide à compter duquel le souvenir infâme du corps défait de Winona resterait accroché à son œil pour toujours. Et la porte alors a bougé.

Sur le coup, j'ai cru que Winona avait ouvert. Et que toute cette peine qui m'écrasait le cœur n'avait été qu'un mauvais rêve. Mais c'était juste le poids du corps de Doppy, ou le poids peut-être de son chagrin, qui avait fait céder la serrure.

Peut-être qu'il avait essayé, Doppy, de lui parler, à Winona, une dernière fois. Et qu'une fois encore, il n'avait pas réussi à trouver les paroles qui auraient pu la reposer de cette mélancolie qu'elle traînait continûment derrière ses joies. Comme à la suite d'une absence inconsolée.

Une fois encore, les mots avaient dû s'entortiller à sa langue, l'alourdissant, Doppy, et balafrant sa face d'une tension de souffrance et de violence mêlées. Qui l'épuisait et qu'elle fuyait, Winona.

Mais Doppy, à présent, semblait réconcilié avec les mots qui, d'habitude, butaient sur le fond du silence et restaient éboulés dans sa gorge. Car, une fois dans la salle de bains, il a su trouver des phrases pour me reconforter.

Allez ! Tu as bien le droit de la regarder, après tout. Approche, va ! Viens voir comme elle est belle, il a dit en se tournant vers moi.

Il s'était mis à genoux sur le carrelage, à côté du corps endommagé de Winona. Et il lui caressait les cheveux, en lui disant des gentilleses.

Ma petite fille. Ma petite fille d'amour.

C'est la première fois que j'entendais Doppy parler d'une voix si douce et si tranquille.

Alors, j'ai essuyé mes larmes et je suis venu m'agenouiller, moi aussi, près de son visage blessé, Winona. Et on l'a veillée, Doppy et moi, en silence, pendant de longues minutes.

Je ne sais pas si elle t'a raconté. Mais quand elle était petite, elle voulait que je l'emmène là-haut, tout là-haut, au bout de l'île, et plus loin encore. Et elle riait. Et elle dansait, tellement elle était contente à l'idée de partir un jour. Mais je n'ai jamais pu l'emmener, a dit Doppy en m'observant, l'œil vide.

Comme si j'étais transparent et qu'il voyait à travers mon cœur gros. À travers ma mémoire. Audelà de l'avenue. Au-delà de la ville. Jusqu'aux falaises, là-haut, où, certains jours, on s'était aimés pour la vie, Winona et moi.

Et puis, d'un coup, il s'est remis à la dévisager, Winona, en lui souriant et en lui caressant de nouveau les cheveux. Et il a sorti de sa poche un mou-choir qu'il a défroissé et où, à l'intérieur, brillait, en or, une alliance qu'il a mise au doigt de notre défunte. Et Winona alors, on aurait dit, s'est mise à sourire elle aussi.

Ce n'était pas la première fois qu'il lui fabriquait ces drôles de noces, à Winona. Chaque fois, elle avait jeté le bijou dans un tiroir, dans la cuisine

ou dans la salle de bains. Mais, cette fois, elle ne pouvait pas refuser, Winona. Alors j'ai parlé à sa place.

C'est votre sang. Ça ne se fait pas.

Mais il n'a pas répondu, Doppy. Il ne m'a même pas donné un regard. Il a juste arrangé la bague au doigt de Winona, puis il lui a enlevé le reste de linge déchiré qui pendait comme des chairs mortes sur son corps abîmé.

Il a fini de la mettre entièrement nue sans que je trouve la force ni de bouger ni de protester. Puis il est allé prendre une éponge sur l'étagère, au milieu des flacons et des poudres. Il l'a passée sous l'eau, dans le lavabo, et il s'est de nouveau agenouillé, pour nettoyer le corps de Winona.

Ses pieds, d'abord, puis ses mains, sa fente, son ventre et puis ses hanches, sa bouche meurtrie où, tant de fois, j'avais mordu l'amour. Puis il a fermé les yeux de Winona.

Ensuite, il a séché le corps avec une serviette propre qu'il a attrapée parmi celles qui étaient pliées en face de lui, puis il a pris sur une autre étagère, à côté, des flacons, des tubes de rouge à lèvres et toutes sortes de crayons de maquillage dont Winona, d'habitude, se servait pour se grimer le visage et travestir son cœur.

Il a lorgné longuement les crayons qu'il avait étalés sur le sol, comme s'il ne savait pas lequel choisir, puis il s'est décidé à en prendre quelquesuns, avec lesquels il s'est mis à dessiner des motifs sur la peau de Winona : des petites fleurs, noires, rouges ou roses.

Il en mettait partout, sur les cuisses, sur le ventre, sur les seins, sur les joues, sur les paupières endormies.

Et en même temps, il lui récitait des paroles sombres, à Winona, comme s'il lui confiait des secrets qu'il n'avait, auparavant, jamais osé lui révéler.

Pour sa deuxième alliance, je te donne l'odeur de ses parfums, Il te donnera une terre grasse.

Et sans cesse, comme ça, en la tatouant, il lui répétait dans l'oreille, d'une voix folle et presque silencieuse, ces drôles de psalmodies auxquelles je ne comprenais rien.

Et alors, il a ramassé un flacon et s'est mis à asperger la pièce d'une odeur étrange, en récitant encore, de la même voix basse, ses paroles insensées.

Et il répétait sans fin la même formule, comme une prière, en ajoutant, à chaque fois, une fleur nouvelle sur le corps de Winona.

Et à force, mêlées au sortilège de sa récitation et aux essences amères que le flacon distillait dans l'air, elles vappaient comme des parfums réels, toutes ces fleurs, sur la jambe, le ventre, les bras, les pieds, l'entre cuisse de Winona. Et la tête alors commençait à me tourner.

Mais je n'osais rien lui dire, à Doppy, de ce que je pensais de toutes ces cérémonies noires. D'autant que plus je l'observais, Winona, et plus je trouvais qu'elle devenait à nouveau belle, et reposée. Et je ne savais plus alors si je devais être malheureux ou sourire avec elle.

Doppy alors s'est reculé et a commencé à nettoyer le sang sur le carrelage, à mains nues, comme pour s'imbiber de la crasse laissée par tous ceux qui, un jour, de près ou de loin, avait fait un passage sur le corps écarté de Winona.

Un instant, il s'est arrêté pour m'examiner, sans vraiment me voir, puis il s'est essuyé le front brouillé de sueur. Et, les mains encore pleines de sanglots et de maquillage, il s'est remis à frotter le bas du mur, Doppy, là où se reflétait, sous la lumière, l'ombre portée du corps de Winona. Comme s'il voulait, en effaçant cette ombre, effacer la présence même de la mort.

Peut-être que j'aurais dû aller vers lui et le prendre dans mes bras et lui dire qu'il n'était pas seul, Doppy. Que j'étais condamné, moi aussi, à l'appeler sans fin, ma petite femme assassinée. Winona. Winona. Sans jamais que sa voix ne réponde à l'écho de la nuit.

Winona. Winona. Comme pour une dernière espérance. Comme pour la faire de nouveau exister dans mes bras, Winona. Ou pour chasser peut-être, de mon esprit en larmes, l'image navrée de mon amour étendue nue, et ravagée, sur le carrelage de la salle de bains. Avec, comme dernier lumignon, sa bouche, Winona, froide et en même temps indécente comme un baiser de film porno, à force du rouge que Doppy avait étalé sur ses lèvres.

Et maintenant, elle naviguait peut-être, Winona, vers Eden Ouest. Là où s'achèvent les îles. Là où se brisent les archipels. Au sud ? Au nord ? Vers le soleil et toutes les vies nouvelles qui se lèvent avec ? Ou vers les nocturnes qui brûlent comme des brasiers au beau milieu de l'océan ?

Ma Winona, ma petite lueur trop vite étouffée, tu avais raison, oui. Le corps garde à la traîne toutes les secousses, comme des traces de chairs

détachées, de vies mortes depuis bien longtemps, mais qui pourtant vous suivent partout, du passé au présent, avec ces odeurs molles qui chialent comme d'un flacon continuellement renversé. Brouhaha d'hier et d'aujourd'hui mêlé. Là, sous la trame corrosive des jours et des nuits qui me trépanent loin de toi, selon les courants indisciplinés du hasard et des solitudes à venir.

Et je n'ai rien oublié des jours heureux. Oui, tout est là, toujours changeant : tes mille parfums, Winona, tes mille visages, tes mille lumières et nos nuits de soie blanche.

Et ces après-midi, là-haut, quand le soleil trop vif mettait pavillon bas et qu'on passait dessus le pont, avec, juste en dessous, les veines tressées de l'eau qui tressautaient dans des humeurs bleutées et des reflets dormants.

Et puis, il y avait en bas, en patins à roulettes, le long de la plage, sur le bord de la route alanguie, des bambinets qui, un jour, peut-être, auraient été remplacés par les nôtres. Et des cerfs-volants vert et jaune et calmes dans le vent, qu'on suivait du regard, en faisant des paris sur les courses, comme ça, juste pour rigoler. Et des maisons sereines, derrière des volets clos et des persiennes de bois doré qu'on regardait avec envie.

Là-haut, au bout de l'île. Est-ce que ce n'est pas un miracle, comment un lieu, inutile pour certains autres, peut suffire à ramasser tous les bonheurs et toutes les nostalgies ?

Voilà ce que j'avais envie de lui demander à Doppy, pour qu'il m'explique, lui qui avait tellement vécu, pourquoi on n'y avait pas eu droit, à notre petite part d'Eden Ouest, Winona et moi. Alors que ce n'était pas grand-chose, ce qu'on demandait. Juste qu'elle nous redonne, la vie, un peu de nos innocences. Juste qu'elle nous laisse, nous aussi, nous embarquer sur des yoles en métal larges de vingt mètres, pour voguer, voguer avec les vents qui revenaient de l'est.

Et on aurait su alors, comme il lui racontait, Doppy, à Winona, lorsqu'elle était enfant, si c'est vrai que, le soir, vues du haut de l'archipel, toutes les îles, illuminées, ressemblent à un rayonnage d'étoiles. Si c'est vrai qu'au-dessous de la mer, elles se tiennent, depuis toujours, par la main, et qu'ainsi enlacées, parfois endormies, elles font penser à un iguane qui fume au bord de l'horizon.

Et on aurait vu, debout sur le pont, Winona et moi, main dans la main nous aussi, comment les routes et les bourgs qui semblent ne mener nulle

part avancent le long des côtes, à la recherche de je ne sais quel paradis paumé sous les hautes mers.

OceanofPDF.com

Maintenant que Winona m'avait été enlevée, je ne savais plus si je devais me taire ou bien cogner, si je devais avancer ou reculer, rester ou bien partir loin de la nuit, loin du quartier, loin de la ville, loin du pays.

C'était comme si j'étais coincé dans une tenaille. Ou plutôt, comme s'il y avait deux routes sans issue qui se répartissaient le blocus, fifty-fifty, sur chaque côté de ma calebasse, et que des salopards, éparpillés dans mes oreilles, me criaient à tue-tête d'aller à gauche, d'aller à droite, dans le mur.

Exactement comme si on braillait, comme dans une bétailière, à toute la foule qui tourne en rond, la nuit, dans le carré qui va de la rue Fièvre à la rue Sans-Retour et de la rue Veille-aux-Morts à l'avenue Maurice-Bishop, de se mettre debout et de s'asseoir dans le même temps.

Et j'avais beau cligner de l'œil, il n'y avait pas de lumière pour me tranquilliser l'esprit. Il n'y avait pas de cordage phosphorescent qui traçait pour nous mener, Doppy et moi, hors de la nuit, vers la vie jouasse et l'espérance réapparue.

Et comme il ne savait plus où valser de la tête, le vieux, il continuait à frotter le sang de Winona, à frotter de sa main folle qu'il rinçait, à chaque coup, dans une bassine d'eau savonneuse. Frotter, Doppy. Le mur. Le sol.

Frotter, Doppy, frotter, en transpirant et en priant. Frotter, Doppy, frotter, sans se soucier de mon existence muette et chagrinée. Frotter, Doppy, dans les recoins et la jointure endeuillée de chaque trou d'ombre et de silence. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule goutte du sang de Winona éparpillé dans la case.

J'ai un revolver. Prends-le. Là-bas. La table. Dans le tiroir. Où il y a les mouches qui tournent autour, a dit Doppy, en ouvrant vers moi l'intérieur de ses mains rougies.

Et je voyais encore son œil, noir comme celui de Winona, qui réclamait vengeance. Cet œil absent qui me fixait, invariable dans son appel au meurtre.

Si ce n'est pas toi, votre Slack, ce n'est pas moi, avec mon corps et ma tête périmés, qui vais l'avoir. Ce n'est pas moi, à mon âge, qui aurais la main assez raide pour pouvoir faire flamber une bonbonne d'essence dans toute cette boue, a ajouté Doppy en désignant la case.

Bois contre bois, flamme contre flamme, tu peux être sûr que c'est tout le quartier qui partirait en fumée. Seulement, j'ai plus la force. J'ai jamais

eu la force, moi.

Mais son corps, à Winona ? j'ai demandé.

Faut pas t'en faire. Je vais le mettre avec celui de ma clandestine, derrière, dans le jardin.

La mère de... de... Winona ? Mais...

Oui, derrière, dans la cour. C'est là que je l'ai mise. Dans la partie ouest du jardin.

Elle... elle...

Elle n'est jamais partie, a dit Doppy. Elle voulait s'en aller, oh ça oui. Partir, loin d'ici, avec notre petite Winona. Et me laisser tout seul. Je lui ai dit que ce n'était pas une chose à faire. Que je l'aimais, moi. Que jamais je ne pourrais avoir une vie qui ressemble à de la vie si elles se détournaient, toutes les deux, de mon existence. Mais elle a quand même préparé sa valise. Elle m'a toujours pris pour un farcesque, tu comprends ? Tout ça parce qu'en huit ans de vie commune jamais je n'avais levé la main sur elle.

Je vais me préparer, qu'elle avait dit, Éva. Juste une douche, pour être toute belle quand on arrivera, la petite et moi.

Le mieux, ce serait qu'on parte tous les trois, avait répondu Doppy.

Non, je compte faire le voyage à l'envers. Rentrer chez moi, enfin. Et il n'y a pas de place pour toi dans cette vie-là. Mais y'a du vieux rhum dessous l'évier. Je t'en ai acheté plein en prévision des jours sans moi.

Tu savais depuis longtemps que tu allais m'abandonner, alors ?

Tu n'as qu'à te servir une bonne lichée ! Tu te sentiras bien mieux après.

Et Doppy alors s'était installé autour de la table, dans la pièce qui servait à la fois de cuisine, de séjour, de chambre à coucher et où Éva Noce, disait la rumeur, avait dû recevoir la moitié des matelots de passage sur l'avenue Maurice-Bishop. Raison pour laquelle, dans le voisinage, des voix disaient qu'il n'était pas sûr qu'elle soit la fille véridique de Doppy, Winona.

Mais il n'avait jamais cherché à remonter le sang, Doppy. Il l'avait toujours aimée, Winona, comme sa propre chair refaite. Plus qu'il ne s'était jamais lui-même aimé.

Tu savais bien que ça finirait un jour comme ça, fais pas l'innocent, avait lancé Éva, avant de s'enfermer dans la petite pièce qui servait de salle de bains.

J'ai rien d'un innocent, avait répondu Doppy, resté seul.

Et il avait de plus en plus l'œil imbibé d'alcool qui se coloriait en rouge et la voix qui se ramollissait et butait sur chaque mot qu'il essayait de faire sortir de sa gorge.

Éva, j'ai eu que des douceurs pour toi. Éva, fais pas ça, ne pars pas, il n'arrêtait pas de répéter.

Et l'ombre agitée et grossie de ses mains sur le mur chancelait comme des têtes de chien branlant au bord d'un précipice.

Et il n'est pas sûr que le son affaibli de sa voix ait jamais porté, par-delà les clapotis d'eau et les chants qui venaient de la salle de bains. Et, de fait, aucune réponse jamais n'était venue de l'autre côté de la cloison.

Alors, en attendant qu'elle sorte, Éva, il s'était mis, en souriant niaisement, Doppy, à applaudir devant le bariolage émouvant des culottes fines qui marinaient, comme dans une volière, sur une corde au-dessus des casseroles.

Il s'était même levé pour aller, titubant, se frotter la face dans la joaillerie parfumée des lingeries où Éva, comme dans un rêve, enfournait, sous sa gueule à chaque fois ahurie, la pâte encore chaude de ses chairs amollies.

Espèce de vieux chien ! Arrête ça.

Il s'est retourné d'un coup et est resté, les mains ballantes, à regarder Éva.

Elle était nue et ruisselante. Avec juste une serviette nattée dans ses cheveux et une autre négligemment roulée autour des seins.

Comme s'il souffrait, il a gémi, Doppy, en regardant le sexe encore pailleté d'eau d'Éva. Et ses yeux étaient tristes comme ceux d'un assassin. Et il s'est mis à rire de tous ses nerfs, comme un dément.

Tu me veux une dernière fois, c'est ça ? a demandé Éva.

Et, sa hanche lourde et basse remuant sous le nez de Doppy, elle a marché jusqu'au lit où elle s'est allongée sur le ventre. Elle a attendu un temps ainsi, sans bouger, la serviette entrouverte, offrant au regard de Doppy ses fesses bombées comme un dos de calebasse fendu en son mitan.

Puis elle s'est retournée, en toisant Doppy avec des yeux humides et gais à la fois. Et son cheveu noir, échappé du drap de bain, s'étalait sur le lit, comme une grosse vague immobile et sûre de sa puissance.

Viens me chauffer, a dit Éva, en croisant les bras sur ses seins. Après la douche, j'ai toujours froid, tu sais bien.

Et Doppy, l'âme perdue, comme aspiré malgré lui, s'est avancé jusqu'au lit.

C'est Éva qui a défait la boucle du ceinturon. C'est Éva qui a déshabillé Doppy. C'est elle qui l'a tiré jusqu'à elle, entre ses jambes.

Tu ne m'as jamais aimé ? il a juste demandé, en la regardant faire.

Personne ne t'avait demandé de me ramasser dans ce bar et de me supplier pour que je vienne dans ta vie. J'étais bien dans ma boue. J'avais pas besoin qu'on essaie de me sauver de quoi que ce soit. J'ai jamais été dans ce genre de croyance-là, moi.

Pourquoi tu es si mauvaise ? J'ai toujours été que gentil avec toi.

C'est peut-être bien ça, le problème ! On s'ennuie vite avec les hommes qui savent rien faire d'autre qu'être gentils.

Éva, s'il te plaît, une dernière fois, ne pars pas. Je ne veux plus rien entendre de tes sermons.

Quand je serai loin, tu auras toute l'éternité devant toi pour pleurer, si ça te tente. Maintenant, viens, qu'on en finisse.

Et il était venu, Doppy. Et les yeux pleins d'amour et les narines émerveillées, il se rendait compte qu'à chaque coin de la pièce il y avait le parfum d'Éva en embuscade, et l'odeur de ses failles distribuée en chacune des étoffes oubliées. Là, sur la chaise défoncée. Là-bas, sur la table encombrée. Là encore, sur le fond effondré d'un vieux pouf anobli par le plein tracé de ses courbes rebelles. Toute cette folie odorante se tenait comme en arc-en-ciel, suspendue dans les airs, et ouvrait dans l'atmosphère des nostalgies qui lui crevaient le cœur, Doppy.

Et il sentait, posé sur son front en sueur, le regard amusé d'Éva.

Chaque fois qu'il venait en elle, c'était comme ça. Elle le regardait, les paupières remontées, s'agiter sur son ventre. Et chaque fois, elle semblait étonnée par la fascination sans détour que sa chair exerçait sur Doppy, et par la fureur inutile avec laquelle il s'esquintait dans ses fentes, en haletant comme un asthmatique.

Et il lui avait toujours paru étrange qu'avec un corps aussi chimérique, Doppy soit capable de frapper aussi fort, et aussi vainement, l'intérieur de son ventre.

Et c'est le même questionnement ahuri qui l'a prise, lorsqu'elle s'est rendu compte que Doppy lui serrait le ceinturon autour du cou.

Tu m'étrangles. Tu... me... tues... espèce... d'imbécile !

Et elle avait beau se débattre, elle avait beau essayer de lui mordre la main, elle ne parvenait pas à lui faire lâcher prise.

Et Doppy, pendant qu'elle mourait, continuait à aller venir en elle, les yeux fermés, pour ne pas voir son visage, à Éva, crispé par la peur et l'horreur. Pour ne pas voir ses yeux, Éva, grands ouverts et cherchant, une fois encore, à le faiblir.

Et il ne sut jamais, lorsqu'il desserra l'étreinte, si elle avait rendu l'âme avant ou au moment où il s'était senti en train de jouir en elle.

C'est parce que je l'aimais, a dit Doppy. Je ne voulais pas qu'elle parte. Tu sais, ça fait au moins dix ans qu'elle est ensevelie, là, près de moi. Derrière la case. Dans le jardin. Et tous les jours, depuis, je prie pour elle. Tous les jours, c'est devant sa tombe que j'invoque le pardon.

Je ne peux pas dire à quel moment, dans ma tête, j'ai décidé de l'assassiner. Je ne peux même pas dire si c'est ma tête ou non qui a décidé ça. Je ne pouvais pas vivre sans elle, pour moi, il n'y a que ça de certain.

Et va falloir que je l'enterre dans ce lopin, elle aussi, Winona, vu que j'avais promis de l'y emmener. Faut pas manquer à la parole qu'on donne aux morts.

Tu diras rien, hein, petit ? il a ajouté, hagard. Non, bien sûr, tu ne diras rien. Tu l'aimais trop, ma Winona. Et elle aussi, elle t'aimait, ça je peux te le garantir.

Si tu gardes un peu d'estime pour elle, tu reviendras, quand je serai paré, pour m'y mettre moi aussi, dans le jardin, au milieu, entre elle et sa petite mère trop vite partie, mes mains orientées vers leur cœur, en offrande et demande de rémission. Ne laisse personne, petit, me mettre en berne ailleurs que dans ce bout de jardin. Éva à droite et Winona, ma fille chérie, à gauche : on ne me fera pas croire qu'il y a meilleure manière d'être mort. Pas vrai ?

Je ne savais quoi répondre. Alors, j'ai avancé jusqu'à la table où s'agaçaient les mouches. J'ai ouvert le tiroir. Et j'ai pris le revolver qui s'y trouvait.

Sans doute, il méritait que je lui mette une balle dans la tête, Doppy. Mais à quoi ça aurait servi à présent ? Et puis, qui m'assurait qu'il l'avait vraiment tuée et ensevelie à l'arrière de sa case, la mère de Winona ? Peut-être qu'elle avait vraiment mis les voiles, la clandestine. Et que

c'était rien que des folies sévères qui lui malmenaient la cervelle, Doppy, et arrangeaient pour lui les choses comme il avait envie qu'elles soient.

Oui, c'est ça, la vie lui a mis trop de coups, ça lui a zombifié la cervelle, je me suis dit pendant que Doppy traînait le corps de Winona jusqu'au jardin.

Je suis resté, un temps encore, à le regarder creuser la terre avec une pelle, sans oser approcher pour embrasser une dernière fois sa bouche, Winona, de nouveau rose et rouge, régénérée par les coloriages de Doppy.

Puis, je suis sorti de la case pour marcher dans la nuit.

OceanofPDF.com

Il pleuvait depuis le haut des réverbères. Une pluie jaune et fine, qui jaillissait comme des fils d'or du haut d'un arrosoir. Ça lui aurait plu, je me disais, à Winona, tous ces enfantillages naïfs qui scintillaient dans la nuit tiède. Mais elle n'était plus là, ma Winona. Et c'est comme si j'étais mort, moi aussi.

Alors, une fois arrivé au bassin, à hauteur des quais, j'ai envoyé valdinguer, dans la mer sombre, la pile de papiers inutilement serrés dans mes poches. Permis, CMU, CNI... Toute cette loterie de matricules, tous ces pedigrees flaflas qu'on m'avait, officiellement, scotchés sur le front, pour me faire croire que j'étais quelqu'un qui avait une place de kermesse à ramasser, un jour, dans ce pays.

À cette heure-là, la ville, comme à l'accoutumée, avait sa tournure mouvementée. Il y avait du monde dans la rue. Il y avait les fous. Il y avait les petits pères. Il y avait les clandestins et leur mal du pays. Il y avait les jeunes brouilles en mal d'amour. Il y avait aussi, au loin, dans la nuit, au bout de l'avenue, Vénaton qui allait.

Là-haut, au bout de l'île, pour la vie, elle et moi, Winona.

Voilà ce que, tout d'un coup, j'ai eu envie de lui dire, à Vénaton. En m'asseyant avec lui, sur la place, près de l'église, pour pleurer et l'écouter se confier, lui aussi.

Je l'aurais écouté me parler de ses trahisons non avouées, Vénaton, de ses batailles perdues, de ses causes reniées, de ces idoles sans vie qu'il continuait, sans plus y croire, à agiter telles des mascottes dépenaillées, à mesure des propagandes avec lesquelles il essayait, comme il disait, de nous conscientiser.

Mais je n'ai pas osé tendre la main vers lui, Vénaton, pour bavasser des confidences. Parce que je sentais bien, depuis toujours, qu'il y avait des arrogances dans ses manières. Depuis longtemps, j'avais bien vu, va, qu'il parlait aux gens du quartier avec des airs hautains qu'il n'arrivait pas toujours à maîtriser. Comme s'il était le maître et nous rien d'autre que ses galetas, comme s'il était la tête et qu'à côté, nous, on n'avait pas l'esprit assez vaste pour engranger les hautes voltiges qui discouraient, en notre nom, dans sa cervelle.

Mais ce qui était plus grave encore, Vénaton, et qui faisait que je ne pouvais pas lui pardonner, que je ne pouvais pas le laisser sortir vivant du piège où il était lui-même venu s'empatouiller, c'est qu'il ne l'avait

jamais aimée, Winona, ça se voyait. Et moi, je n'aimais pas, depuis toujours, la manière qu'il avait, bouche de travers, de la regarder danser dans l'impasse, au milieu des autres pum pum girls.

Il ne pouvait pas être de service au carbet des associations, à cette heure prolongée de la nuit, Vénaton. Il devait, comme les journalistes qui venaient s'encanailleur chez nous, passer comme ça, pour faire des ronds lui aussi, à la recherche d'un joint d'herbe ou peut-être d'une certaine idée de la vie des quartiers : des femmes chaudes, du rhum facile, des petites macoumes, des bas morceaux, quoi, à brocanter contre deux ou trois pièces de verroterie fraîchement guichetées de la banque.

Et toutes les folies closes, toutes les violences trop longtemps contenues et à présent révoltées dans ma tête, tous les grognements tassés de cochons bavant de rage, il avait fini par les entendre, qui marchaient dans son dos, Vénaton. Puisqu'il se retournait sans cesse, pour voir, de plus en plus terrorisé, si j'étais toujours là, derrière lui, accroché, comme une promesse de damnation, à son existence hypocrite.

Par moments, il cherchait du regard un secours éventuel. Mais personne, dans la rue, ne faisait attention à sa graisse. C'était comme s'il était seul avec moi. Aucune présence précise dans son sillage. Juste mon ombre, à distance, qui marchait dans ses pas, lourde comme un mauvais présage. Tournant quand il tournait à l'angle de la rue, Vénaton, changeant de trottoir quand il en changeait lui aussi.

Il s'était, pendant un temps, arrêté pour m'observer et évaluer mon intention. Et dans mon œil glacé, il avait bien vu, Vénaton, qu'il fallait que je le tue pour tuer le temps que je ne passerais plus jamais à lui amadouer des petites becquetées humides sur la bouche, à ma petite arche assassinée.

Lui ou quelqu'un d'autre, Vénaton, il fallait, de toute façon, que quelqu'un paie pour le lot de péripéties sales qui, de la rue Fièvre à la rue Sans-Retour, avaient dévoyé nos paradis trop vite déçus, à Winona et à moi.

Il fallait que quelqu'un tombe pour effacer, ne serait-ce que quelques secondes, les haut-le-cœur que notre condition, à nous autres reclus, levait dans la poitrine indifférente des salauds bien comme il faut, là-bas, nichés dans les versants les plus adoucis du pays.

Alors, j'ai continué à le suivre, Vénaton. Et comme il pressait de plus en plus le pas, j'accélérais moi aussi. Et je serrais les poings. Et

j'entendais grincer mes dents. Et j'entendais son souffle, Vénaton, malmené par la pression ankylosante de la peur.

Et mes yeux, rouges de tension éclatée, écartaient du chemin le cheveu fou et la face terrifiée des junkies à qui, d'habitude, je larguais de la menue caillasse, pour qu'ils aillent se goinfrer un demi-pain et une boîte de corned-beef à la boutique, désormais morte, de Manuel. Et ma gorge, qui me sciait, coinçait dans ma salive des ganglions brûlants que j'étais prêt à molarder au nez de n'importe quelle autorité, qu'elle soit d'ici ou bien venue du froid pour matraquer nos rébellions.

Des ganglions et des grumeaux douloureux de paroles également. Des paroles noires, des paroles rouges, des paroles sans voix. Et des paroles d'amour perdu que plus jamais elle ne pourrait entendre, ma Winona.

Et mes boyaux vomissaient dans la rue des sanglots d'animal. À la face du soleil à venir, celui de la veille ayant regimbé à sortir de son trou pour venir jusqu'aux pieds endormis de Winona, pour lécher ses orteils.

À la face des murs sur lesquels il était jusque-là interdit de pisser ou d'afficher nos mauvais sangs, de peur qu'ils ne grossissent en se mêlant aux autres révoltes qui, la nuit, dans la rue Fièvre et la rue Sans-Retour et la rue Veille-aux-Morts, se tassaient comme des boules à mèches rouges, dans l'espérance nerveuse et harassante du bois d'allumette que le premier pompon venu se serait hasardé à lancer sur nos jerricanes.

Et il avait peur, ça se voyait, Vénaton, d'être pisté comme par un dogue qui semblait avoir reniflé l'odeur de la viande. Il avait peur, ça se voyait à sa démarche toute de travers et trop pressée.

Mais moi, j'étais tranquille et sûr de moi. J'attendais le signal, c'est tout. J'attendais le moment où il allait se mettre à courir comme une cible trop facile. Et c'est ce qu'il a fait, juste avant qu'on arrive au niveau de la rue Sans-Retour.

Je l'ai laissé accélérer encore un peu et j'ai tiré. Trois fois. Dans son dos. Entre les omoplates. Trois trous de flamme. Trois coups de sang explosant dans la nuit. Trois coups de commotion blindée de fiel. Trois trous de braise perlés dans sa viande fade, à ce pantin, qui, depuis des années, pensait qu'il pouvait acheter nos fureurs et nos détresses en emmenant avec ses amis, chaque week-end, dans notre geôle ouverte, des micros pleins de bonne rigolade et des meetings sans fin et des affiches encore, à grand sourire, et des musiques et des saucisses grillées et

pimentées et des ballons et des T-shirts pleins de couleurs joyeuses et des sorbets et des glaçons où pissait le soleil.

Tout le monde savait que ça finirait mal, ces manigances-là. Tout le monde savait que ça ne pourrait pas tenir jusqu'à la fin des temps, ces anesthésies bariolées que les partis et les associatifs et les Églises colmataient dans les rues du quartier.

Mais personne ne savait d'où viendrait l'étincelle d'alcali libérant les rancœurs qui, depuis trop longtemps, attendaient de jaillir comme une tralalée de cochons braillant, par-delà les œillères, leurs gras relents de haine vorace et meurtrière. Comme s'il y avait la mort et le tonnerre mêlés qui leur couraient après, à ces cochons devenus fous, qui hurlaient comme des sirènes d'ambulances prises de panique. Comme s'ils avaient la rage de tout détruire puis de tout recommencer.

J'ai regardé Vénaton s'entortiller comme un damné sur le macadam. Et j'ai marché tranquillement vers lui. Tandis qu'autour de nous les junkies, les fous, les petits pères, les clandestins, attendaient, figés, ou partaient à la volée.

Quand je me suis retrouvé à sa hauteur, Vénaton, il y avait du sang qui filait de sa bouche et du dessous de son corps. Il a levé les yeux vers moi, comme s'il mendiait une explication, comme si tout ça n'avait aucun sens pour lui qui, année après année, avait fait tant de bien au quartier.

Alors, j'ai tendu le bras vers ses yeux horrifiés, Vénaton, et j'ai tiré une fois encore, en pleine tête. Puis, sans un égard pour la foule qui ouvrait des grands yeux éblouis sur ma main assassine, j'ai mis mon corps à courir sous la pluie embrouillée qui jactait, partout dans la nuit, par petits crachins de feu, comme si, à la suite d'une grosse émeute, la raffinerie et toute la ville autour avaient été déchiquetées par les flammes.

Je courais, en vent contraire, dans l'odeur de plus en plus épaisse du feu noir qui m'embrouillait la vue. Je courais, sans tituber, mais ivre de ma colère violace. Je courais vers la nuit de la rue Sans-Retour.

Et maintenant que l'impasse n'était plus très loin, j'entendais la musique infernale de Big Time. J'entendais les cris enragés de la foule bandée aux pieds des filles, à commencer peut-être par la fausse timide choisie pour remplacer Winona aux côtés de Marvyline, de Lady B. Lakeisha et des deux-trois autres bobèches obscures qui, sous le regard implacable de Slack, dansaient autour de la lumière, comme autour d'un

feu régénérant. Comme si c'était une messe noire. Un sacrifice. Une mise à mort.

Je courais, avec, en éclaireur, gonflé de haine et de douleur qui larmoyaient, mon œil. Et je répétais sans fin, comme pour me donner du courage, le prénom de ma Winona morte et humiliée.

Car je savais qu'en me voyant entrer dans l'impasse, l'arme au poing, les milices de Slack auraient toutes les chances de me stopper avant que j'abatte leur patron comme un chien. Mais je n'avais plus rien à perdre. Ni patrie. Ni Église. Ni amour pour personne.

OceanofPDF.com

Table

[Première partie](#)

[Deuxième partie](#)

[Troisième partie](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Raphaël Confiant

L'ÉMERVEILLABLE CHUTE DE LOUIS AUGUSTIN

et autres nouvelles

Commandeur de la plantation de Morne l'Étoile, Louis Augustin fut l'un des plus réputés coupeurs de canne de toute la Martinique. Mais aujourd'hui, à la consternation des siens, son fidèle coutelas vient de s'abattre sur les branches d'un manguier. Le vieil homme a-t-il oublié qu'au pied de cet arbre fut enterrée jadis sa « corde de nombril » ? En portant ainsi la main sur son propre destin, le commandeur ne vient-il pas d'amorcer son « émerveillable chute » ?

À son image, les personnages de ce recueil, « fous à lier et amoureux transis, femmes debout dans le vent de la déveine et vieux-corps chargés d'ans et de souvenirs », sont tous hantés par l'imaginaire créole. Philibert, le play-boy du Dancing-Palace, ensorcelé par une mystérieuse mulâtresse... Le dénommé Filsdu-Diable-en-Personne, qu'un pacte maléfique a rendu invincible... Bati le fossoyeur, dépositaire des quatre-vingt-dix pouvoirs des morts... André Leternier, marin français convaincu que sa chère Philomène n'est pas qu'une créature de roman... Sans oublier l'indigne maître Charles, qu'un maléfice poursuivra jusque dans son cercueil.

Tour à tour conteur et ethnologue, grivois et poétique, fantasque et mélancolique, Raphaël Confiant excelle à refléter les mille et un sortilèges, les croyances et les paradoxes de l'univers caribéen, avec la verve baroque qu'on lui connaît.

*Né en 1951 à la Martinique, **Raphaël Confiant** est l'auteur de nombreux romans en créole et en français. Les éditions Écriture ont publié sa « trilogie sucrière » (Commandeur du sucre, Régisseur du rhum, La Dissidence), ainsi que son essai Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle (2006).*

OceanofPDF.com

*Cet ouvrage a été composé
par Atlant'Communication
au Bernard (Vendée)*

*Impression réalisée par
Brodard
à La Flèche
en octobre 2010
pour le compte des Éditions Écriture
département éditorial
de la S.A.S. Écriture-Communication*

OceanofPDF.com

Imprim en France
N dimpression :
Dpt lgal : janvier 2011

OceanofPDF.com